

IMAGES DU PATRIMOINE

Cantons de

BOISSY-SAINT-LÉGER
CHENNEVIÈRES-SUR-MARNE
VILLECRESNES
VILLIERS-SUR-MARNE

Val-de-Marne



MINISTÈRE DE LA CULTURE - INVENTAIRE GÉNÉRAL DES MONUMENTS
ET DES RICHESSES ARTISTIQUES DE LA FRANCE - RÉGION DE L'ÎLE-DE-FRANCE

A.P.P.I.F.

Cet ouvrage a été réalisé par le Service régional de l'Inventaire général, sous la direction de Dominique Hervier, conservateur régional de l'Inventaire général.

Il a reçu le soutien financier de la Préfecture de région, du Conseil régional et des communes de Boissy-Saint-Léger et de Villecresnes.

Rédaction : Marie-Agnès Férault, chercheur I.T.A. à l'Inventaire général et Dominique Hervier.

Comité de lecture sous la direction de Patrice Bertrand, conservateur de l'Inventaire général, région Champagne-Ardenne.

Les enquêtes terrain, réalisées en 1983 et 1984 grâce au soutien financier du Conseil général, ont été effectuées par Marie-Agnès Férault avec le concours de Pascal Pissot, dessinateur.

Photographie : Christian Decamps avec le concours de Jean-Bernard Vialles.

Secrétariat : Anne Decondé.

Nous remercions tout particulièrement de leur concours, Madame Berche, directeur des Services d'Archives du Val-de-Marne, Monsieur Bondoux, directeur régional des Affaires Culturelles de l'Ile-de-France, ainsi que Monsieur Balard, président de la société historique et archéologique de Sucy-en-Brie, Madame de Castet la Boulbène, déléguée des Vieilles Maisons françaises, Madame Le Scanff, présidente de l'association des Amis de Mandres-les-Roses, Madame Mourot, présidente de la société historique de Villiers-sur-Marne et de la Brie française, Monsieur Toulouse †, président de l'association des Amis de Marolles-en-Brie, la population des cantons de Boissy-Saint-Léger, de Chennevières-sur-Marne, de Villecresnes et de Villiers-sur-Marne, leurs élus et les desservants des paroisses qui nous ont si aimablement accueillis.

Ces Images du Patrimoine ont été réalisées à partir des résultats du pré-inventaire normalisé des cantons de Boissy-Saint-Léger, de Chennevières-sur-Marne, de Villecresnes et de Villiers-sur-Marne. 349 dossiers d'architecture et 272 dossiers d'objets mobiliers ont été établis, qui peuvent être consultés aux adresses suivantes :

Direction régionale des Affaires culturelles d'Ile-de-France
Service régional de l'Inventaire général
Grand Palais, porte C
75008 Paris - Tél. 42.25.03.20

Archives départementales du Val-de-Marne
rue des Archives
94000 Créteil - Tél. 48.99.52.21

SOMMAIRE

| | | | |
|------------------------------|----|--------------------------|----|
| Introduction | 1 | Périgny-sur Yerres | 28 |
| Boissy-Saint-Léger | 6 | Le Plessis-Trévise | 31 |
| Chennevières-sur-Marne | 10 | La Queue-en-Brie | 32 |
| Limeil-Brévannes | 13 | Santeny | 36 |
| Mandres-les-Roses | 16 | Sucy-en-Brie | 40 |
| Marolles-en-Brie | 20 | Villecresnes | 44 |
| Noiseau | 24 | Villiers-sur-Marne | 47 |
| Ormesson-sur-Marne | 25 | | |

Couverture : Mandres-les-Roses, ferme de Monsieur

Abréviations utilisées :

I.S.M.H. : inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

Cl. M.H. : classé Monument historique.

© Inventaire général des Monuments et des Richesses artistiques de la France
édité par l'Association pour le Patrimoine d'Ile-de-France.

ILE-DE-FRANCE

Cantons de

BOISSY-SAINT-LÉGER

CHENNEVIÈRES-SUR-MARNE

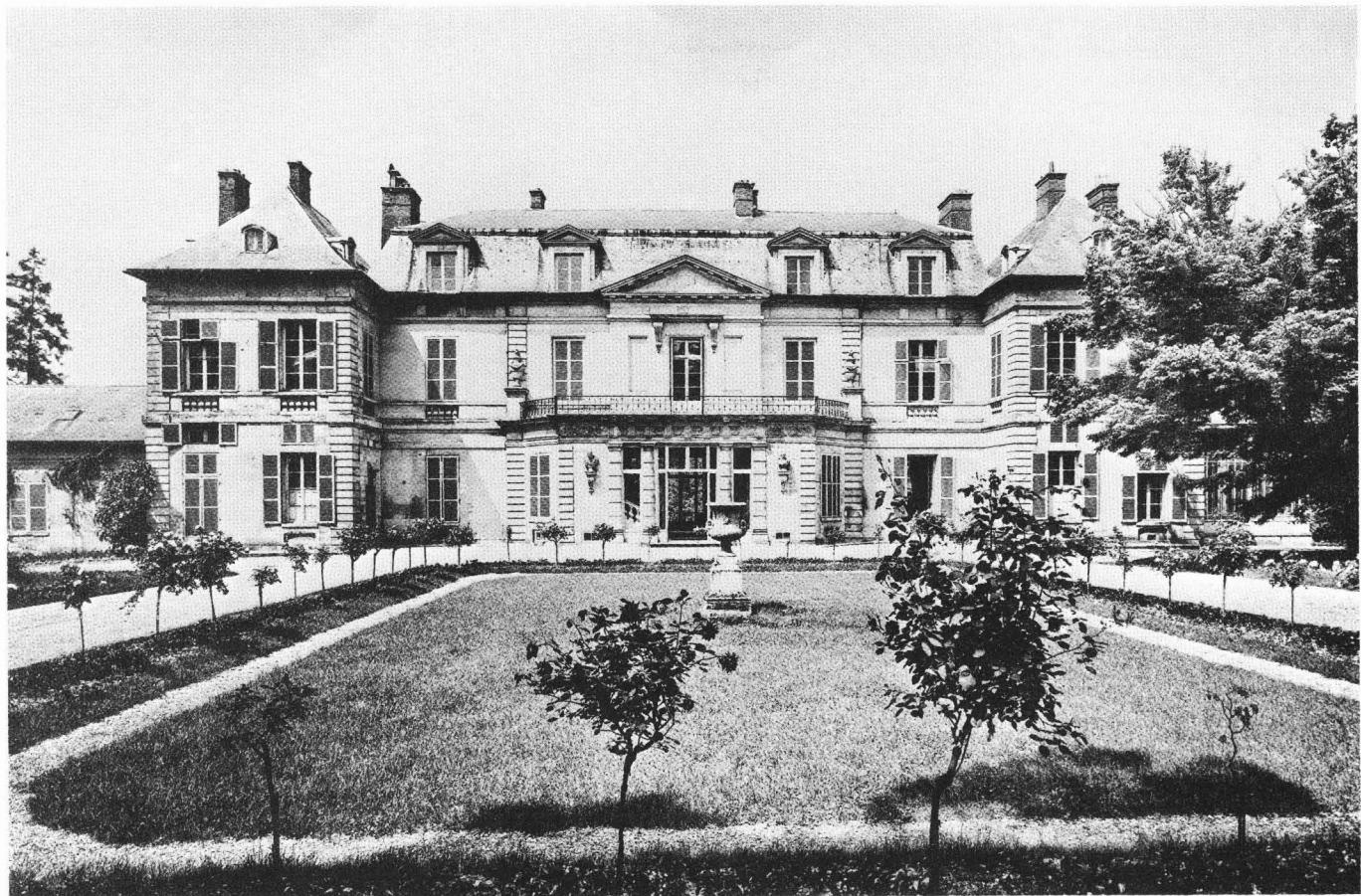
VILLECRESNES

VILLIERS-SUR-MARNE

Val-de-Marne

Si pour la plupart des habitants de l'Ile-de-France, Boissy-Saint-Léger évoque d'abord le terminus de la ligne A2 du R.E.R., les Val-de-Marnais savent bien que dans leur département fortement urbanisé, où le soin des espaces verts est l'une des préoccupations dominantes des collectivités locales, le groupe des quatre cantons* présentés dans cet album représente un véritable poumon vert. Par le charme des paysages, il participe à la riche diversité du département et contribue à maintenir un équilibre nécessaire à la qualité de la vie.

* Ces cantons correspondent au découpage administratif en vigueur lors de l'enquête de l'inventaire général en 1983-1984.



Château de Sucy-en-Brie, façade antérieure. Construit en 1660 pour Nicolas Lambert de Thorigny, ce château présente une parenté stylistique avec les châteaux de Lignières et de Bercy construits par François Le Vau entre 1656 et 1661.

Une situation géographique très plaisante sur le rebord occidental du fertile plateau briard qui domine au nord-ouest une boucle de la Marne, à l'ouest la plaine alluviale de Créteil, au sud la vallée de l'Yerres, a constitué, depuis le haut moyen âge, un atout considérable pour ces villages d'où l'on peut jouir d'une vue étendue sur l'est de Paris. Entre les ruis du Morbras et du Réveillon qui arrosent les territoires des communes de La Queue-en-Brie, d'Ormesson-sur-Marne et de Sucy-en-Brie au nord, de Santeny, de Marolles-en-Brie, et de Villevresnes au sud, s'étalent de vastes domaines boisés : forêt de Notre-Dame, parc de Grosbois et frange septentrionale du bois de la Grange.

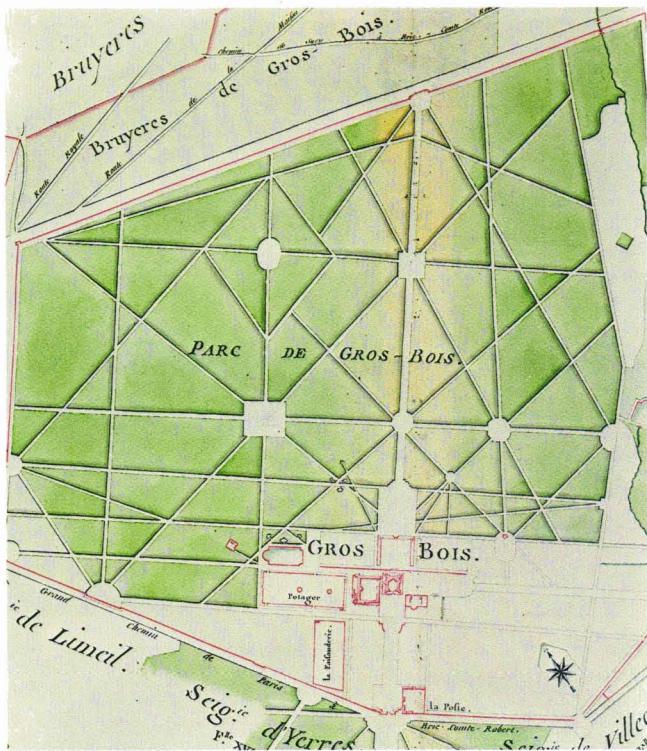
Au nord, l'autoroute A4 et la présence de la ville nouvelle de Marne-la-Vallée ont entraîné une urbanisation plus forte tandis qu'au sud les communes du canton de Villevresnes (à l'exception de Limeil-Brévannes) ont conservé un caractère franchement rural. D'ailleurs les caractéristiques rurales et agrestes sensibles dans le patrimoine architectural et artistique constituent le lien commun pour l'étude de ces 14 communes car leur histoire administrative, comme toutes celles des communes de la petite couronne, est fertile en péripéties. Avant la création du département du Val-de-Marne en 1964, elles faisaient partie de la vaste Seine-et-Oise. Depuis cette date et jusqu'au nouveau découpage administratif de 1984, elles constituaient les cantons de Boissy-Saint-Léger, de Chennevières-sur-Marne, de Villevresnes et de Villiers-sur-Marne, ce dernier créé seulement en 1976. De plus, Paris, tout proche, produit périodiquement un afflux considérable de population qui a pour conséquence divers remaniements territoriaux. Se souvient-on encore que Le Plessis-Trévise est né en 1899 du regroupement du domaine du Plessis-Saint-Antoine, écart de La Queue-en-Brie et de celui de La Lande, écart de Villiers-sur-Marne ? Si la population de ces 14 communes n'était que de 8 000 habitants en 1876, elle atteint aujourd'hui 136 000 habitants inégalement répartis : les communes du canton de Villevresnes comptent environ 3 000 habitants, tandis que celles des trois autres cantons dépassent 14 000 habitants en moyenne.

Cette partie orientale du Val-de-Marne est occupée dès la préhistoire comme en témoignent les nombreuses découvertes archéologiques : silex taillés à Limeil et à Santeny qui est l'une des rares stations acheuléo-levalloisiennes de l'est parisien, haches polies à Villiers, menhir à Noiserau, cachette de fondeur dans le fort de Sucy et céramique gallo-romaine à Limeil.

Au moyen âge, la plupart des terres sont aux mains des grandes abbayes et fondations religieuses sises à Paris ou à proximité. Dès le VII^e siècle, l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés reçoit de Clovis II les seigneuries de Sucy-en-Brie et de Boissy-Saint-Léger. A partir du IX^e siècle, le Chapitre de Notre-Dame de Paris est également seigneur à Sucy-en-Brie dont il sera gros décimateur - c'est-à-dire qu'il perçoit un dixième de la récolte - jusqu'à la Révolution. La grange aux dîmes, construite en pan de bois est toujours bien visible Cour de la Recette, près de l'église. A la fin du XI^e siècle, l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs reçoit de Dreux de Mello les seigneuries de Mandres et de Marolles-en-Brie où elle fondera un prieuré tandis que Mandres n'aura qu'une chapelle dépendante de Boussy-Saint-Antoine jusqu'à la fin du XIV^e siècle. La puissante abbaye de Saint-Germain-des-Prés possède également depuis le milieu du XII^e siècle la seigneurie de Limeil qui figure en bonne place dans le précieux atlas terrier de 1673 conservé aux Archives nationales. Les Templiers ont installé à Santeny une commanderie qui passa ensuite comme tous leurs biens à l'ordre de Malte. Cette commanderie apparaît d'ailleurs sur un plan de 1712 comme une maison forte entourée de fossés alimentés par le Réveillon.



Cette vue aérienne de Santeny résume toutes les caractéristiques du paysage dans la région : ferme isolée, château entouré de son parc, village massé autour de son église, dominé par une imposante demeure du XIX^e siècle. (photo D.R.E.I.F., relations extérieures).



Plan aquarellé du parc et du château de Grosbois extrait de l'Atlas du marquisat de Grosbois conservé aux Archives départementales du Val-de-Marne, fin XVIII^e siècle.

Les vestiges de l'architecture civile de cette époque sont rarissimes car la guerre de Cent Ans, comme dans bien d'autres villages de l'Ile-de-France, a fait des ravages. Seul La Queue-en-Brie gardait encore en place en 1738 les trois portes qui perçaient une muraille élevée autour du village par Alix de Bretagne en 1269 et conserve de nos jours la base d'un donjon circulaire. L'architecture religieuse médiévale est fort heureusement mieux représentée : l'église de Marolles, avec un des plus anciens voûtements gothiques d'Ile-de-France, Sucy et son clocher orné d'un rare décor d'imbrications, le chœur de Chennevières au beau volume du XIII^e siècle, Villecresnes enfin et son chevet plat, forme moins fréquente dans cette partie du département que les absides semi-circulaires ; ces églises de village, modestes dans leur mise en œuvre, n'en témoignent pas moins de la pérennité des communautés villageoises. Le décor sculpté de ces édifices est varié avec souvent une saveur un peu naïve : modillons à motifs géométriques nombreux à Marolles, chapiteaux bien représentatifs de la première flore gothique d'Ile-de-France à Villecresnes, animaux fantastiques à Marolles et à Chennevières. Si les vitraux anciens ont disparu lors de la guerre de 1870, à l'exception des fragments de Chennevières du XVI^e siècle et de ceux de Santeny récemment découverts, une nouvelle parure est venue orner les églises à la fin du XIX^e et au XX^e siècles. Qu'un maître verrier rémois - Haussaire - soit venu travailler à La Queue-en-Brie et à Sucy permet à ce propos de constater la perméabilité de la région aux influences champenoises.

Le patrimoine mobilier de ces églises, remarquablement protégé, recèle quelques œuvres de grande qualité : Vierge à l'Enfant de Santeny provenant sans doute d'un atelier parisien du deuxième quart du XIV^e siècle ou encore anges adorateurs de Villiers d'une belle facture classique. Ces objets d'art, ces peintures sont aussi parfois les derniers témoins d'une activité rurale disparue comme cette bannière de saint Vincent, patron des vigneron, à Périgny, dont le territoire était jadis planté de vignobles. Ailleurs, à Villecresnes, un beau tableau du XVII^e siècle représentant le Martyre de saint Sébastien rappelle que la peste a sévit très longtemps dans les campagnes pari-

siennes de façon endémique et qu'on invoquait le saint pour protéger la paroisse des retours de l'épidémie.

Imaginons ces campagnes fertiles au début du XVI^e siècle : sur le plateau on cultive du blé, de l'orge, du seigle, sur les coteaux la vigne et les arbres fruitiers. Produits de l'élevage et des cultures sont aisément transportés par voie d'eau ou par route à Paris, à peine éloigné de 4 à 5 lieues, distance aisément franchie en quelques heures à cheval. Les coteaux pittoresques qui descendant vers la Marne et l'Yerres, les douces ondulations du plateau briard qui s'inclinent vers Mandres ne manquent pas de séduire alors grands du royaume, nobles et bourgeois qui, ne songeant plus aux revenus de la terre, se font bâtir des châteaux et des demeures de plaisir entourés de parcs et de réserves de chasse.

A la fin du XVI^e siècle, deux joyaux de l'architecture française voient ainsi le jour : le château d'Ormesson construit en 1578 et celui de Grosbois élevé à partir de 1597. Ces châteaux « brique et pierre » caractéristiques du règne d'Henri IV ont été agrandis et modifiés au XVIII^e siècle mais ils témoignent toujours d'une harmonieuse insertion dans le site, souci très français de l'art de bâtir. Chef-d'œuvre de la stéréotomie, les trompes qui soutiennent les pavillons d'angle du château d'Ormesson et se reflètent dans l'eau portent très haut le savoir faire des tailleurs de pierre de la Renaissance dont les descendants ont pu continuer - non loin de là - à œuvrer dans les carrières de La Queue-en-Brie. Une génération plus tard, en 1660, Nicolas Lambert de Thorigny, grand maître des Eaux et Forêts de Normandie, fait entreprendre la construction du château de Sucy dont on sait désormais, grâce à une étude récente de J.-P. Babelon, qu'il faut l'attribuer à François Le Vau, frère de Louis, architecte du roi. Après avoir embelli son magnifique hôtel de l'Ile-Saint-Louis édifié précisément par Louis Le Vau, Nicolas

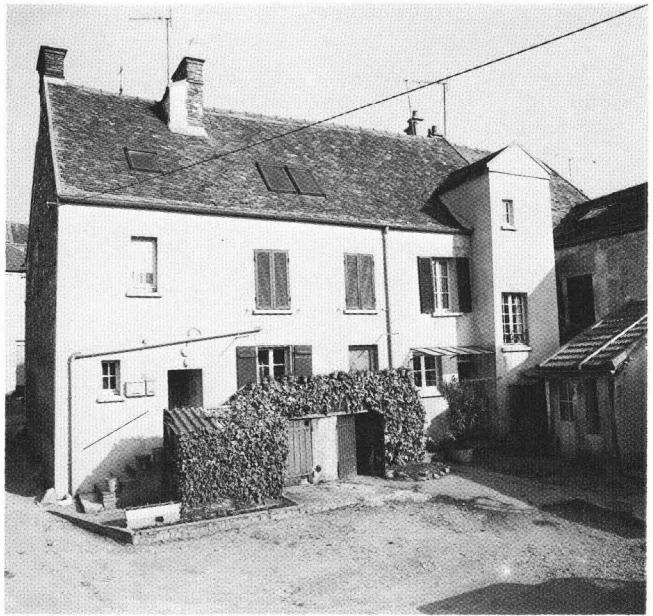


Eglise Saint-Pierre de Chennevières. Partie inférieure de la verrière représentant la Résurrection du Christ, milieu du XVI^e siècle, restaurée en 1957. [cl. M.H., 1915]

Lambert s'attache à décorer ce château avec un raffinement dont il reste encore, malgré le délabrement général, quelques traces de nos jours. Il faudrait évoquer les très nombreux châteaux édifiés au cours du XVII^e siècle : Montaleau et Chaumoncel, toujours à Sucy, ceux de Périgny et de Villecresnes qui possèdent encore de forts beaux escaliers intérieurs à balustres de chêne. La densité de ces demeures de plaisance ne diminue guère dans la première moitié du XVIII^e siècle : les châteaux des Rets à Chennevières, du Petit Val, de Haute-Maison et du Grand Val à Sucy viennent embellir le paysage. Le goût évoluant vers le néo-classicisme on reconstruit volontiers d'anciens châteaux comme celui de Brévannes ou du Buisson à Marolles. La recherche de la nature incite au début du XIX^e siècle l'architecte Bélanger à construire à Santeny une ferme modèle à la westphalienne.

A cette brillante couronne de demeures que décrivent les guides contemporains des environs de Paris, succède dans la seconde moitié du XIX^e siècle une floraison de villas et de chalets encouragée par l'arrivée du chemin de fer en 1857 à Villiers-sur-Marne, en 1875 à Sucy-en-Brie et en 1929 à Chennevières. Ces pittoresques villas de style néo-gothique ou néo-normand sont bien dans la tradition du goût des parisiens pour une campagne point trop sauvage, pour la nature lorsqu'elle est cultivée et proche.

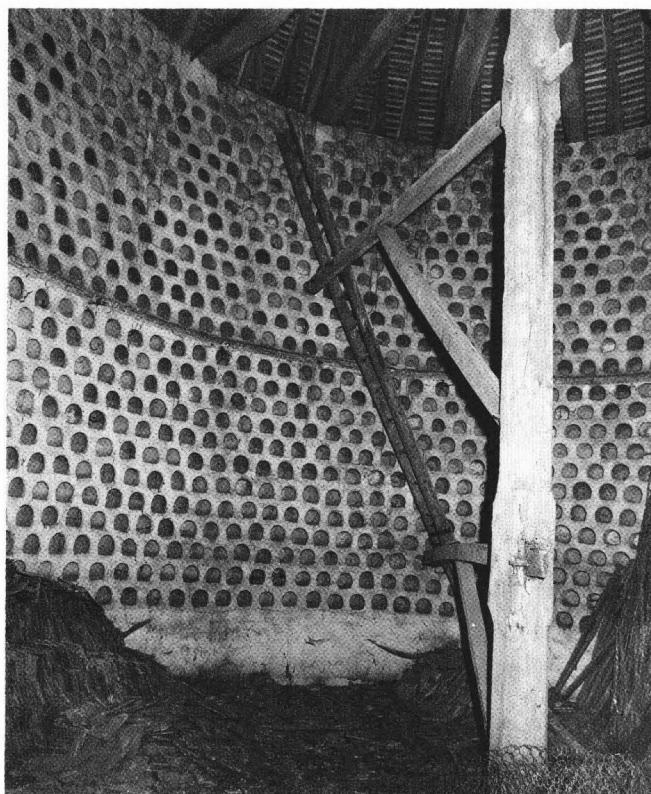
Et de fait, outre ces demeures de plaisance, la campagne est très habitée : petits éleveurs et vigneron, auxquels succèdent au XIX^e siècle maraîchers et horticulteurs, se regroupent en villages qui sont relativement proches les uns des autres. Ces villages présentent une organisation très particulière qui nulle part ailleurs en Ile-de-France n'atteint une telle systématisation : il s'agit de la cour commune, de forme carré ou rectangulaire, qui regroupe autour d'un puits - élément essentiel de la vie communautaire - plusieurs maisons et leurs dépendances, remise et grange. Le phénomène est particulièrement visible à Mandres et à Villiers. Ces habitations d'une mise en œuvre très simple, rarement haute de plus d'un étage carré, possèdent une cave faiblement enterrée qui ouvre le plus souvent directement sur la cour ou sur la rue, ce qui facilite le



Maison sise 2, Grande-rue à Santeny dont la tour en demi-hors-œuvre abrite l'escalier en vis.

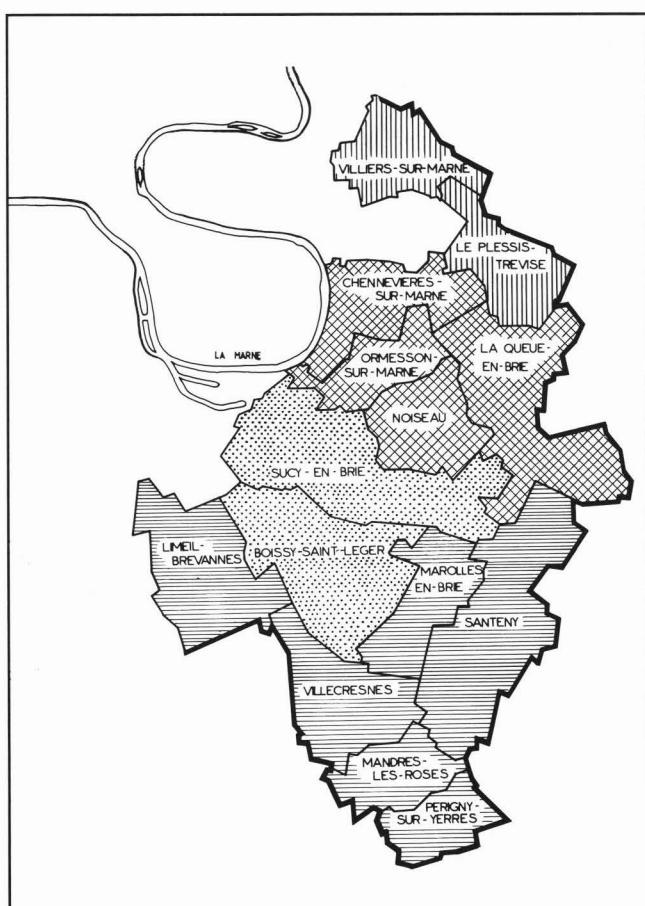
transport des marchandises. Construites en moellons de meulière et de calcaire généralement enduits, elles ont souvent conservé à l'arrière un petit potager. La plupart d'entre elles datent du XVIII^e siècle. En effet, les troubles de la Fronde ont largement contribué à la disparition de l'habitat des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles qui ne subsiste qu'à l'état de vestiges. Peut-être certaines caves de Sucy-en-Brie remontent-elles au moyen âge. Quoi qu'il en soit, il faut considérer avec une attention particulière les deux seules maisons - l'une à Santeny et l'autre à Périgny - qui possèdent encore un escalier en vis logé dans une tour en demi-hors-œuvre. C'est là un mode de construction courant au moyen âge et encore fréquent à la Renaissance. Ces deux maisons pourraient bien remonter au début du XVII^e siècle.

Les grosses fermes situées dans les villages comme la ferme de Noiseau, des Lions à Santeny ou de Combault à Marolles, ou à l'écart de ceux-ci comme celles du Plessis-Saint-Antoine au Plessis-Trévise, de l'Hermitage à La Queue-en-Brie ou des Bordes à Chennevières procèdent dans l'ensemble du type briard. Les bâtiments sont disposés autour d'une cour fermée d'un imposant portail. Le vaste volume des granges couvertes par des toits à longs pans, les porches destinés à abriter le déchargement des charrettes, les colombiers sur pied de plan circulaire, témoignent encore aujourd'hui de l'envergure de la culture céréalière dans cette zone proche de la Seine-et-Marne. Pour restituer la vie de ces villages il y a moins d'un siècle, il faudrait encore évoquer les lavoirs et les bains-douches, les premières écoles publiques et les bureaux de poste, les forges (l'une d'entre elles est encore visible à Mandres-les-Roses) et aussi de petites installations industrielles comme les briqueteries de Noiseau et de La Queue-en-Brie, la fabrique d'optique qui s'installe à Périgny en 1860 ou celle de cartouches de tir du moulin d'Amboise.



Vue intérieure du colombier du château des Lions à Santeny qui possède encore son arbre tournant permettant de visiter les nids des pigeons installés dans les boulins. XVII^e ou XVIII^e siècle.

Si les mutations successives qui ont affecté le territoire de ces communes ont quelque peu brouillé les chemins de la mémoire, parfois dénaturé le sens des monuments et des œuvres et font perdre aux hommes la conscience d'une identité locale, il importe de se souvenir - l'hôpital de Limeil-Brévannes à l'origine était un château, la bibliothèque de Boissy-Saint-Léger, des bains-douches, la salle des fêtes de Marolles, une ferme - aussi, faut-il souhaiter que cet ouvrage contribue à restituer une mémoire collective aux habitants actuels et futurs de ces lieux.



-  Canton de BOISSY-SAINT-LÉGER
 -  Canton de CHENNEVIÈRES-SUR-MARNE
 -  Canton de VILLECRESNES
 -  Canton de VILLIERS-SUR-MARNE

BOISSY-SAINT-LÉGER

Culminant à 90 mètres d'altitude sur le rebord occidental du plateau de Brie, Boissy n'aurait été à l'origine qu'un hameau. Erigé en paroisse sous le vocable de saint Léger au plus tôt à la fin du VII^e siècle, il prit alors le nom de Boissy-Saint-Léger. L'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés était seigneur du lieu depuis la donation que lui en avait faite Clovis II vers 650. Cependant elle ne reçut la cure qu'en 1226 des mains d'Etienne de Senlis, évêque de Paris. L'abbaye possédait également le manoir du Piple où un certain abbé Pierre fit bâtir une chapelle vers 1280. En 1599, elle cède ses biens à Nicolas de Harlay, seigneur de Grosbois depuis peu, qui fit entreprendre la construction du château. Auparavant la terre de Grosbois appartenait à l'abbaye de Saint-Victor de Paris qui l'avait reçue de Philippe-Auguste. Nommée au rang des cures en 1226, sa chapelle Saint-Jean-Baptiste sera démolie peu avant 1640 et ses biens incorporés à ceux de la paroisse de Boissy. Réunies par Nicolas de Harlay, la seigneurie de Grosbois et celle de Boissy seront érigées en marquisat sous le nom de Grosbois en 1734 et rattachées à celui de Brunoy par le comte de Provence en 1777.

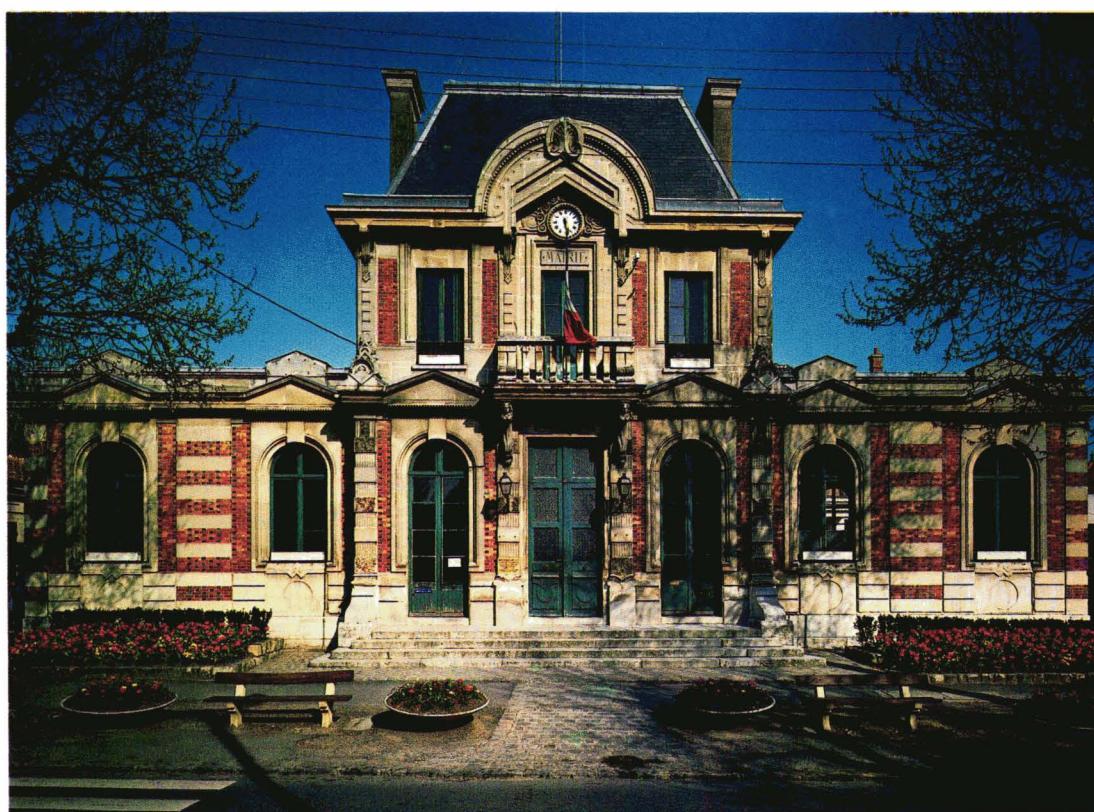
Eglise Saint-Léger. Placé dans le retable néo-classique du maître-autel, ce tableau est l'une des treize copies de la Remise des clés à saint Pierre de Guido Reni (musée du Louvre) commandées sous le Second Empire par la direction des Beaux-Arts. Outre celle-ci, deux autres copies sont actuellement connues : l'une à Dreux (Eure-et-Loir), l'autre à Seyssinet-Moulin (Isère). Brillant représentant de l'école bolonaise, Guido Reni fut très souvent imité pour ses compositions amples et ses coloris clairs et raffinés. Prendre ce chef de file du mouvement académique pour modèle était une façon pour l'Etat mécène de diffuser le goût des belles œuvres religieuses. Ce tableau, offert par Napoléon III à la demande du prince de Wagram, a remplacé une toile aujourd'hui conservée à la mairie qui représente la Circoncision. [Cl. M.H., 1970]



BOISSY-SAINT-LÉGER



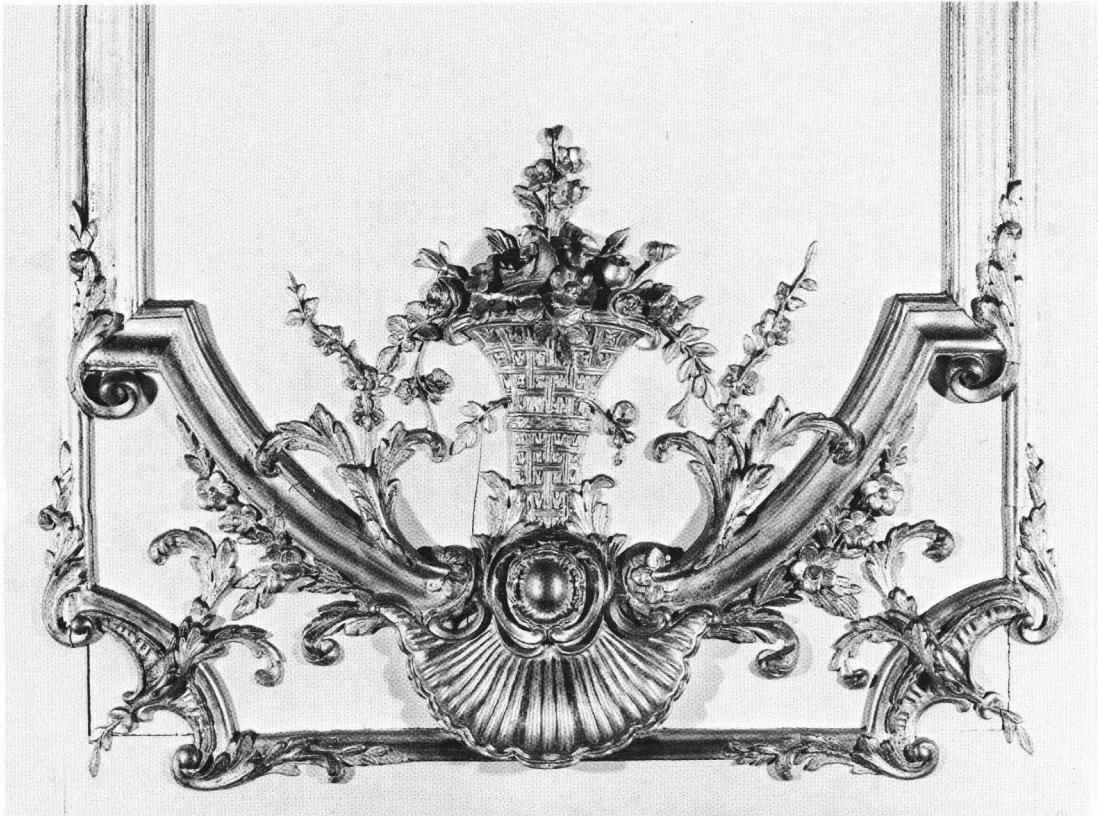
Maison, 1, rue de l'Eglise. Agrandie au début du siècle, cette demeure a reçu un décor merveilleux de vitraux de style Art Nouveau. Les tons subtils des arums et des marronniers s'harmonisent particulièrement avec la végétation du parc que les verres plus ou moins translucides laissent habilement apparaître en toile de fond.



Mairie, 7, boulevard Louis-Révillon. Edifiée entre 1882 et 1888, la mairie abritait à l'origine la Justice de Paix comme l'indique l'inscription portée sur le linteau de la porte : LOIS ACTES. En brique et pierre, elle s'inspire du château de Grosbois dont elle reprend notamment la forme des lucarnes dans les ouvertures du rez-de-chaussée.

BOISSY-SAINT-LÉGER

Château de Grosbois, premier étage, détail des boiseries du salon Régence aménagé dans un pavillon d'angle côté parc. La finesse d'exécution et l'extrême élégance des motifs font de ce salon un merveilleux témoin de l'époque où Samuel Bernard vécut au château.



Château de Grosbois, cour de la ferme. Orné d'une tête de monstre marin richement sculptée, cet abreuvoir date du XVIII^e siècle.



BOISSY-SAINT-LÉGER



Château de Grosbois, façade sur cour. A la demande de Nicolas de Harlay, la construction du château est entreprise en 1597 par Florent Fournier. Elle se poursuit par l'adjonction des ailes au cours du premier quart du XVII^e siècle avec l'intervention de l'architecte Jacques Thiriot. Si Grosbois figure au nombre des châteaux brique et pierre si répandus sous le règne d'Henri IV, la mise en œuvre des matériaux y est tout à fait originale car la brique a remplacé la pierre dans l'encadrement des fenêtres et rythme ainsi les murs revêtus d'enduit. A l'animation produite par les décrochements successifs des pavillons s'ajoute l'effet théâtral de l'hémicycle ménagé dans le corps central. Il reprend de façon plus monumentale celui de la Cour des Offices de Fontainebleau. [Cl. M.H., 1948]

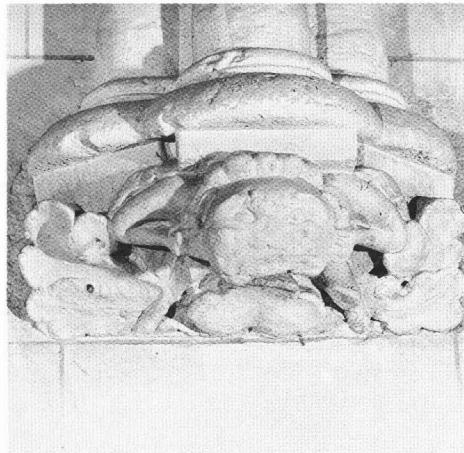


Château de Grosbois, cour de la ferme, premier quart du XVII^e siècle. Le soin avec lequel la brique souligne les grandes arcades des remises et encadre les lucarnes de pilastres donne à ce bel ensemble une qualité architecturale incontestable. [Cl. M.H., 1948]

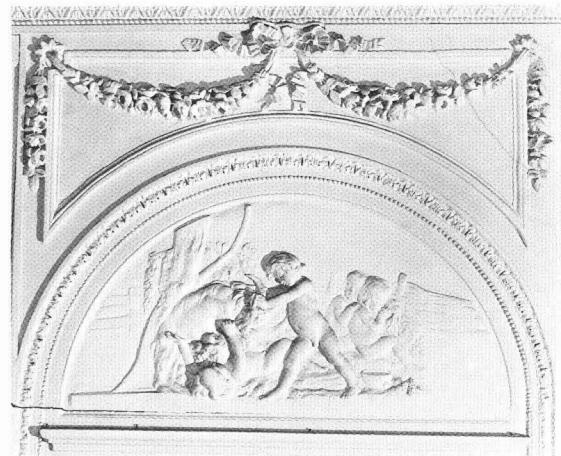
CHENNEVIÈRES-SUR-MARNE

Magnifiquement situé à 95 mètres d'altitude en surplomb au-dessus des boucles de la Marne, Chennevières-sur-Marne jouit d'une vue exceptionnelle sur la commune voisine de Saint-Maur-des-Fossés et au loin sur Paris. Dépendante en partie de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris et de celle de Saint-Maur dès avant 1163, la terre de Chennevières est réunie au marquisat d'Ormesson en 1758 ainsi que le fief des Bordes. Elle possédait un écart : Le Plessis-Saint-Antoine qui fut annexé au territoire du Plessis-Trévise en 1899 lors de la création de cette commune. La partie ancienne de la ville s'étire le long de la rue du Général-de-Gaulle sur le rebord du plateau briard, tandis que de nombreuses villas sont venues s'édifier au XIX^e siècle, voire au XX^e siècle, sur les pentes du coteau ainsi que sur les rives de la Marne. Jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, la traversée de la Marne est assurée par bac. En 1865, l'architecte Legrand construit un pont qui relie désormais directement Chennevières à la presqu'île de Saint-Maur.

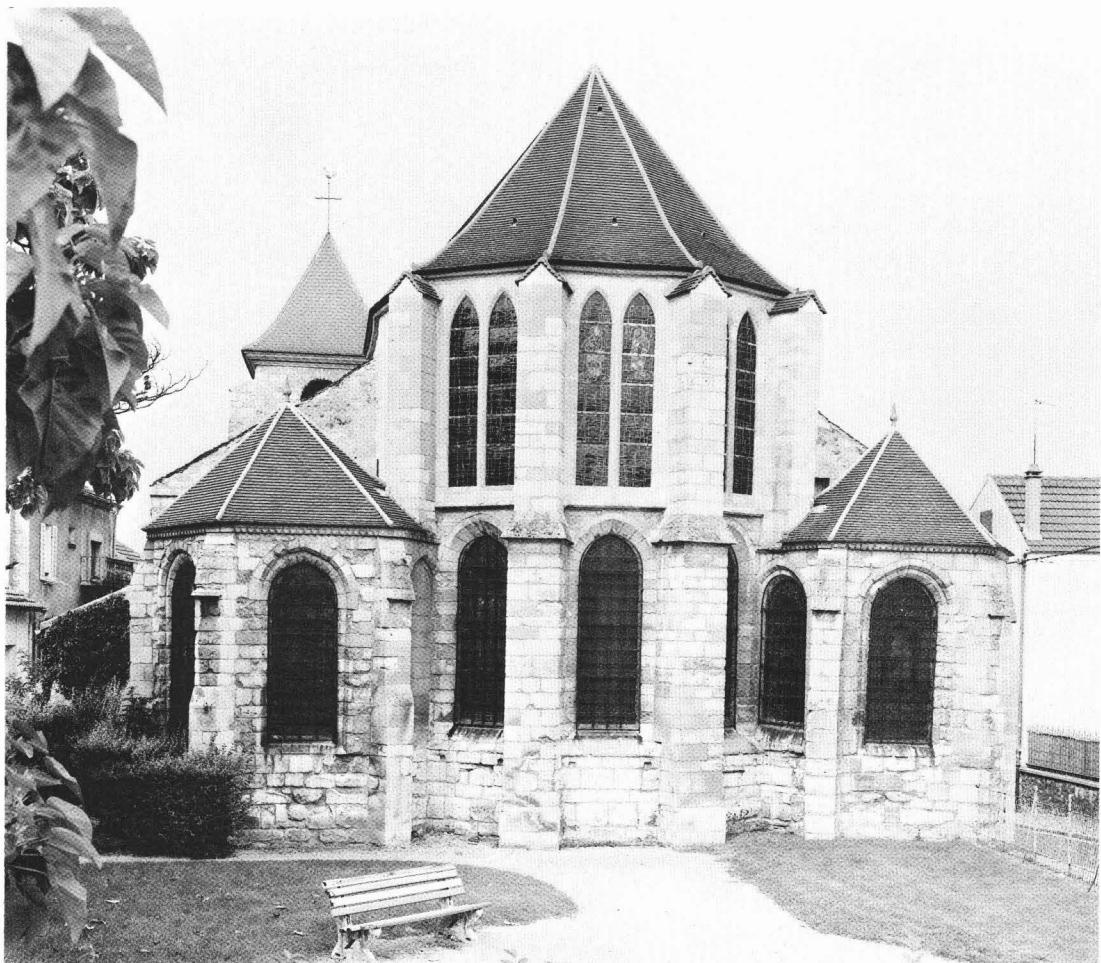
Eglise Saint-Pierre. Culot sculpté du second tiers du XIII^e siècle, collatéral sud.



Château des Rets, 113, rue du Général-de-Gaulle. Copié d'après les Quatre Saisons de la fontaine de Grenelle à Paris d'Edme Bouchardon (1698-1762), ce dessus de porte représentant l'Automne témoigne de la vogue de ce thème au XVIII^e siècle. [I.S.M.H., 1984]



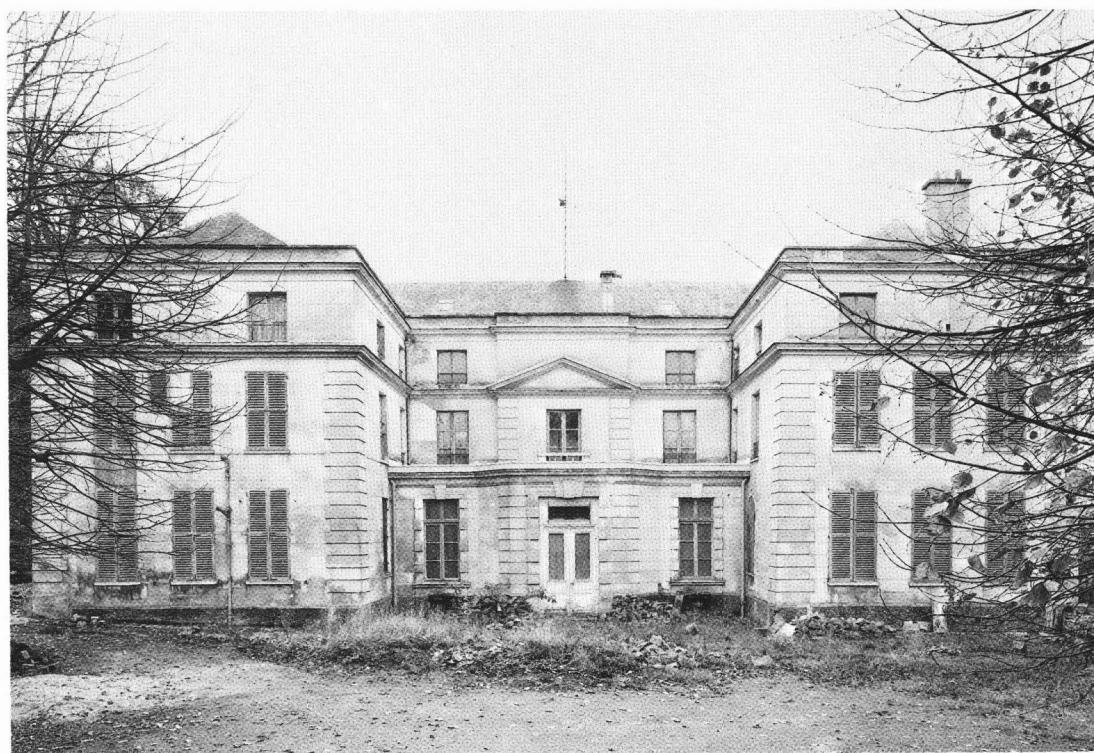
Eglise Saint-Pierre, chevet. De cet édifice construit au cours du second tiers du XIII^e siècle, il ne reste que le chevet et la partie basse de la nef, la partie haute s'étant effondrée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. La façade occidentale ainsi que le clocher ont été refaits au XIX^e siècle par l'architecte Demanet (inscription sur la rose). L'abside à deux niveaux flanquée d'absidioles présente une belle ordonnance, seul exemple de cet agencement parmi les quatorze communes étudiées. [Cl. M.H., 1920]



CHENNEVIÈRES-SUR-MARNE



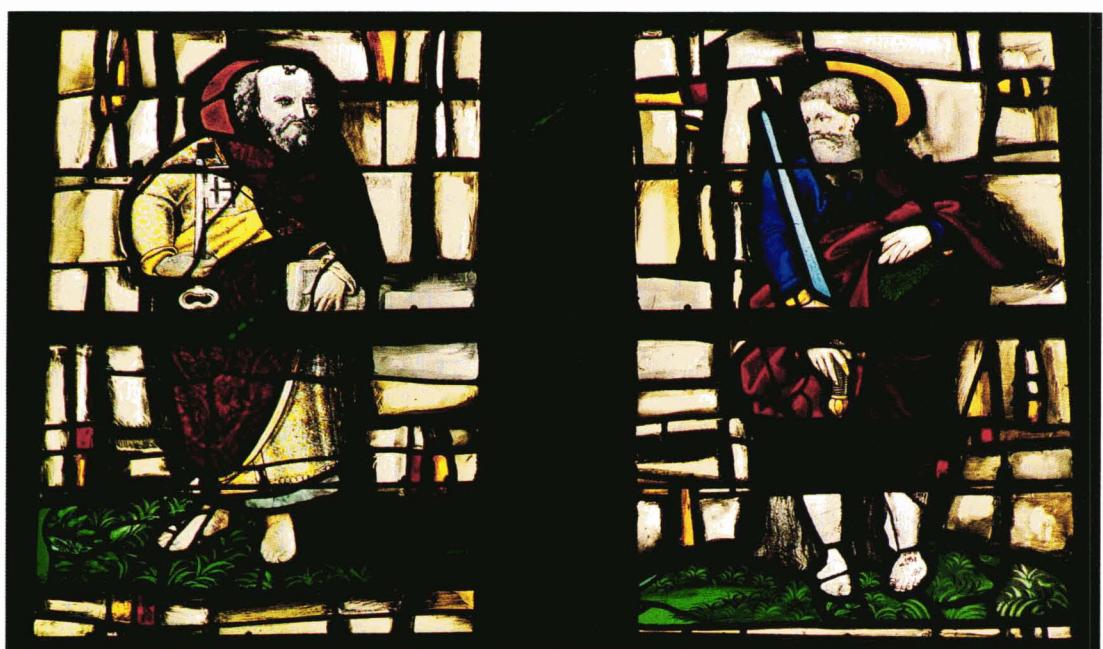
Château de la Maillardie, 19, rue de Dumersheim, partie centrale de la façade antérieure. Soutenu par deux paires de consoles aux proportions élancées et aux profils moulurés d'un grand raffinement, le fronton a reçu un riche décor : de la coquille centrale s'échappent des cornes d'abondance déversant fleurs et fruits. Second quart du XVIII^e siècle.



Château des Rets, 113, rue du Général-de-Gaulle, reconstruit en 1720 par le présumé Charles Ju, architecte du duc d'Orléans. L'adjonction quelques 20 ou 30 ans plus tard des ailes en retour d'équerre et de l'avant-corps central en rez-de-chaussée au XIX^e siècle ainsi que la surélévation d'un étage ont quelque peu alourdi la sobriété et l'élégance de cette façade sur cour. [I.S.M.H., 1984]

CHENNEVIÈRES-SUR-MARNE

Eglise Saint-Pierre. Verrière de la fenêtre supérieure axiale de l'abside. A gauche : saint Pierre, à droite : saint Paul. Selon une pratique courante, les vestiges de ce vitrail du XVI^e ou XVII^e siècle ont été remontés dans une verrière contemporaine. On peut distinguer plusieurs fragments anciens : la tête de saint Paul, la partie damassée rouge du vêtement de saint Pierre et sa main gauche ainsi que le sol herbeux. Sur le pied gauche de saint Paul figure la date 1957, année où furent restaurés ces vitraux.

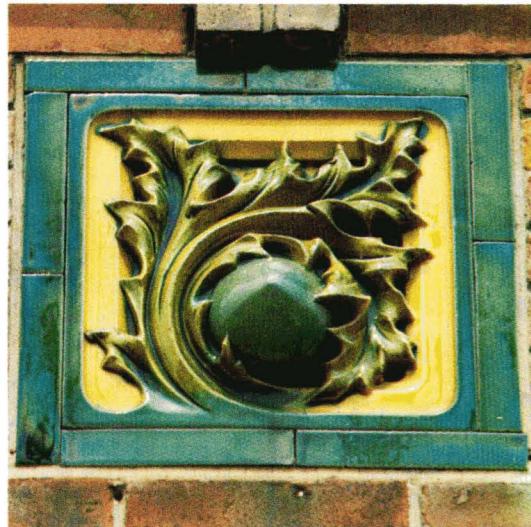


Gare du chemin de fer de ceinture. Erigée en 1929 lors de l'aménagement de la ligne complémentaire de la grande ceinture de Paris, cette gare présente un sou-bassement en pierre de taille particulièrement bien appareillé ainsi qu'un décor de céramique vert céladon qui met délicatement en valeur la brique rose saumon. Des cinq gares qui subsistent dans les quatorze communes, elle est la seule à offrir cette ordonnance.



LIMEIL-BRÉVANNES

Réunies à la Révolution, Limeil et Brévannes étaient à l'origine deux agglomérations bien distinctes. Nommée au rang des paroisses dans le pouillé du diocèse de Paris du XIII^e siècle, Limeil appartenait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Situé sur une colline, le village s'organisait autour de l'église Saint-Martin tandis que Brévannes, alors écart de Limeil, possédait depuis le XVI^e siècle un château cerné de douves ainsi qu'une chapelle, place Robespierre, dédiée à sainte Marie-Madeleine, chapelle qui fut démolie en 1890. A partir de 1859, le lotissement du bois de Brévannes d'une part, l'implantation de l'hôpital près du château, de la poste et des écoles dans la plaine de Brévannes à la fin du XIX^e siècle d'autre part, modifièrent notablement la vie des deux agglomérations. Malgré leur réunion à la fin du XVIII^e siècle, Brévannes a donc peu à peu supplanté Limeil en devenant le centre administratif et commercial de la commune.



Aquarelle d'un motif décoratif en grès flammé présenté dans un catalogue de la grande tuilerie d'Ivry fondée en 1854. Publié en 1904 et conservé actuellement aux Archives départementales du Val-de-Marne, ce précieux catalogue concerne des éléments en céramique fabriqués en série et vendus pour décorer les constructions selon la vogue qui se répandait alors.

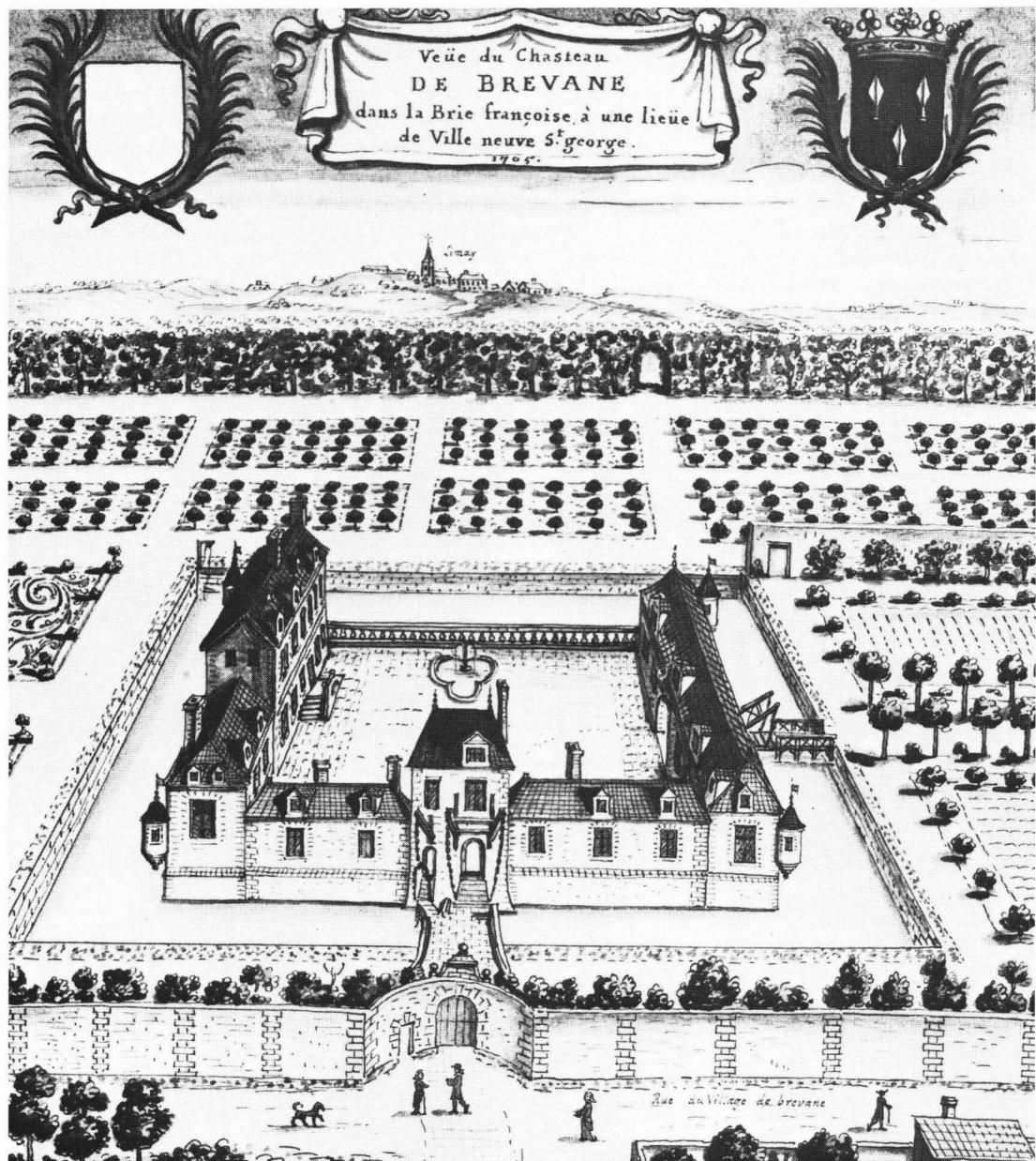
Métope en grès flammé ornée d'un chardon décorant la façade de l'ancienne poste, 5, rue Pierre-et-Angèle-Le Hen.



Château de Brévannes, 48, rue Henri-Barbusse, colombier et orangerie. En tant que demeure seigneuriale, le château de Brévannes possède un colombier dont la toiture galbée, couronnée d'un clocheton que surmonte une colombe est particulièrement élégante. Quant à l'orangerie aux vastes baies cintrées, elle fut transformée en chapelle en 1940, le château étant alors devenu hôpital. [Colombier I.S.M.H., 1980]

LIMEIL-BRÉVANNES

Cette aquarelle de la collection Roger de Gaignières (1642-1715) représente le château de Brévannes en 1705. Construit dans la première moitié du XVI^e siècle, il possède encore les caractères défensifs des demeures médiévales : douves, châlet d'entrée avec pont-levis et échauguette aux angles. Toutefois, la cour agrémentée d'une fontaine n'est fermée à l'ouest que par une balustrade de pierre afin de jouir de la vue sur la colline de Limeil.



Château de Brévannes, façade antérieure. Reconstruit en 1786 pour la famille Le Pileur sur un plan massé différent du quadrilatère du précédent, ce château présente l'ordonnance noble et rigoureuse des demeures néo-classiques. Restauré en 1873 par le prince Achille Murat, il fut offert en 1885 à l'Assistance publique par le baron Hottinguer. Aujourd'hui siège de l'administration du Centre hospitalier Emile-Roux.



LIMEIL-BRÉVANNES



Ecole, 22, avenue d'Alsace-Lorraine, construite en 1892 par l'architecte Paul Simon. Parmi les recommandations de la loi Jules-Ferry concernant le programme architectural des écoles est stipulée la présence obligatoire d'une horloge.



Galerie reliant les pavillons Cruveilhier et Vulpian construits en 1897 du Centre hospitalier Emile-Roux, 48, rue Henri-Barbusse. Cette galerie est bien représentative des nouvelles techniques industrielles du XIX^e siècle qui combinent colonnes de fonte moulée - matériau de construction exceptionnel qui remplaça avantageusement la pierre en raison de sa grande résistance - et ossature de fer formée de profilés assemblés par rivetage.

Maison à porte cochère, 42ter, rue Henri-Barbusse, qui possède encore son escalier à deux noyaux avec balustres en double poire probablement du début du XVIII^e siècle.

MANDRES-LES-ROSES

Au XIII^e siècle, Mandres ne possède qu'une chapelle dépendante de Bouissy-Saint-Antoine. Erigée en paroisse avant 1420, elle relève alors du doyenné du Vieux-Corbeil. Les religieux de Saint-Martin-des-Champs reçoivent une partie de la seigneurie en 1117 et les Chartreux acquièrent par échange les fiefs des Grès et de Saint-Thibault en 1488. Attesté à la fin du XIV^e siècle, le fief des Tours Grises passe aux mains du comte de Provence en 1774 qui y établit sa réserve de chasse ; le manoir seigneurial prend alors le nom de ferme de Monsieur. Auparavant la terre de Mandres a été réunie au marquisat de Brunoy en 1757. Pays de vignoble, Mandres voit le déclin progressif de sa production provoqué, entre autres, par les maladies au cours du XIX^e siècle. La vigne est alors remplacée par la culture du rosier dont l'exploitation en croissance continue engage la commune à prendre le nom de Mandres-les-Roses en 1958.

Cour commune, 30, rue de Brie. L'organisation des maisons autour d'une cour commune est un phénomène caractéristique bien représenté à Mandres et dans quelques communes voisines. Cette implantation originale des bâtiments autour d'une cour est déjà lisible sur les cartes du XVIII^e siècle. Vaste et aérée, celle-ci est de plan sensiblement carré tandis que la plupart adoptent la forme longue et resserrée d'une ruelle pour aboutir aux jardins situés à l'arrière.



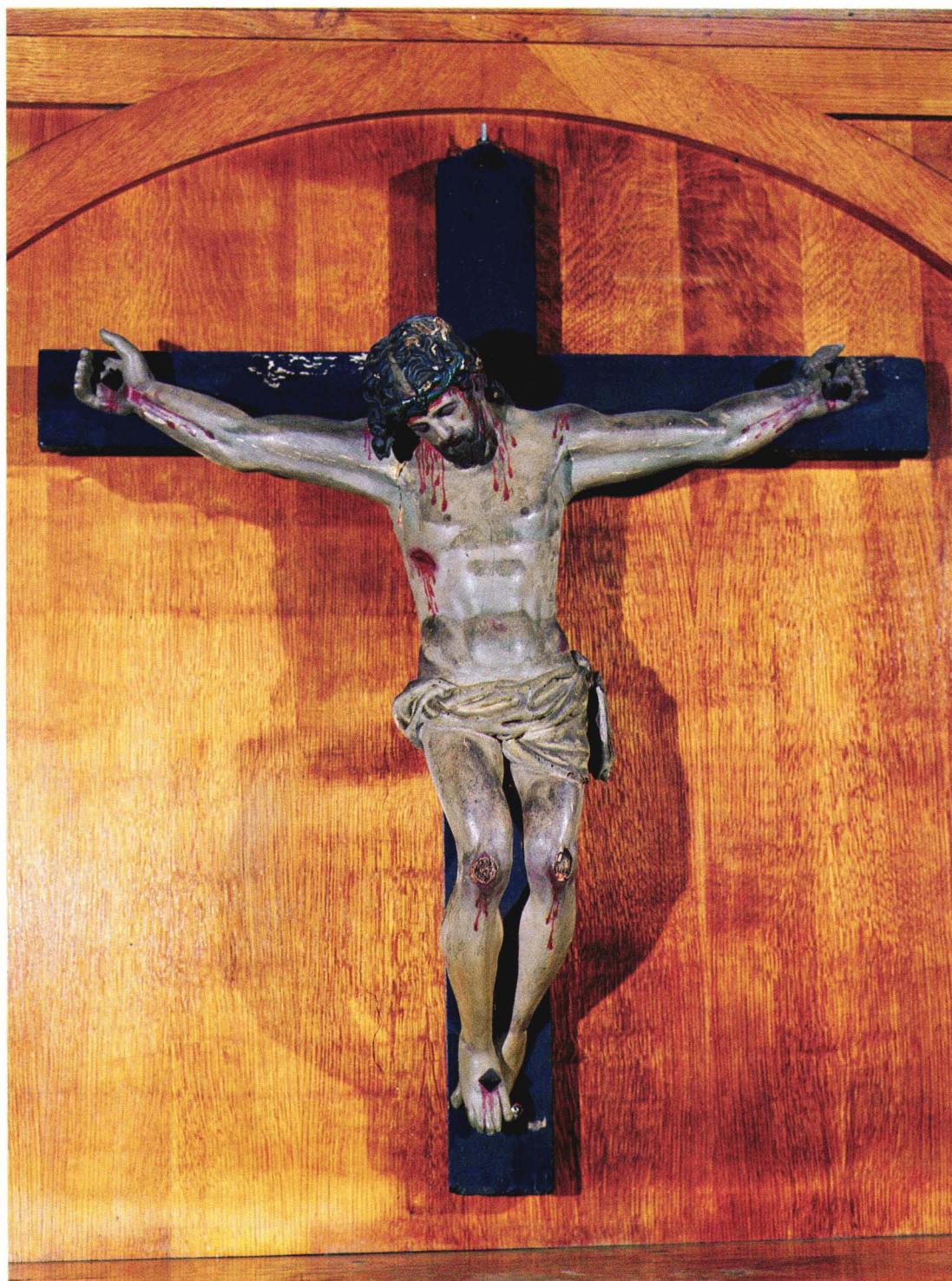
Ancien presbytère, 10, rue Paul-Doumer. Adossé au mur nord de l'église Saint-Thibault, le presbytère a été transformé en belle demeure bourgeoise vraisemblablement dans la première moitié du XIX^e siècle lors de la reconstruction de l'église. Malgré cette transformation et la toiture moderne, il n'en conserve pas moins son beau volume du XVIII^e siècle.



MANDRES-LES-ROSES



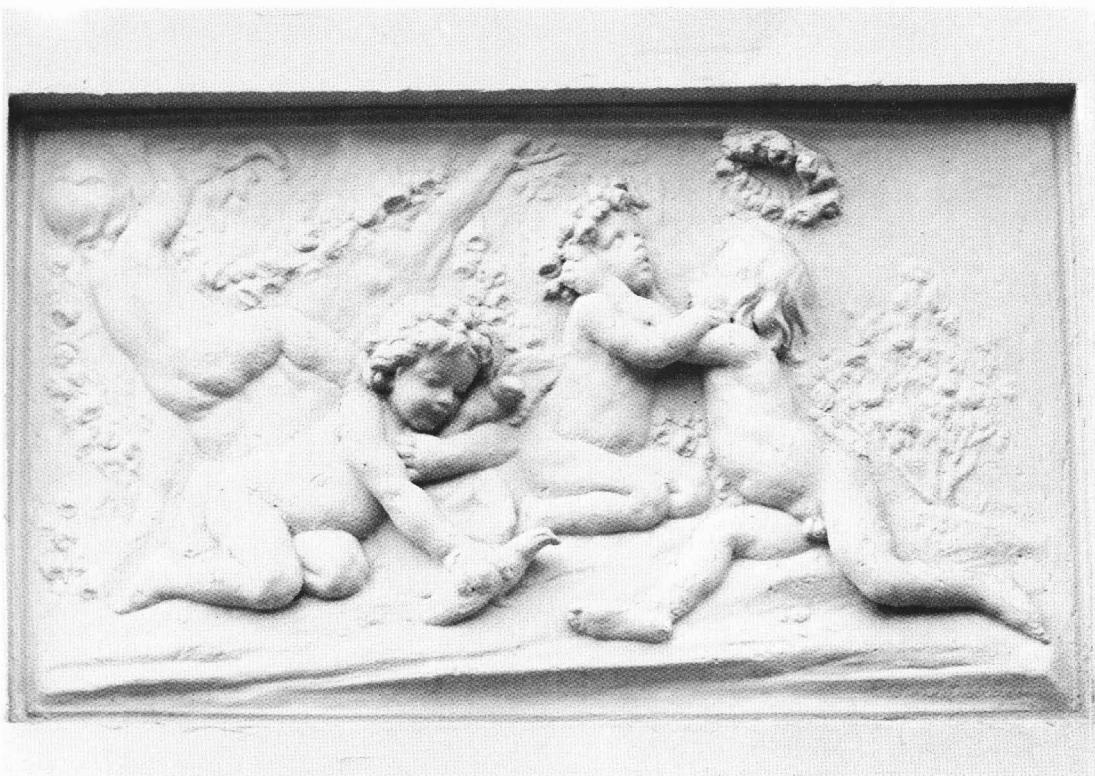
Mascaron, 1, rue Paul-Doumer. Décorant le linteau cintré de la porte piétonne, aujourd'hui condamnée, de la demeure appelée au XIX^e siècle la Maison Blanche, cette tête est un réemploi du XVIII^e siècle qui faisait vraisemblablement partie d'une série figurant les Quatre Saisons.



Eglise Saint-Thibault. De provenance inconnue, ce beau Christ en croix dont la tête inclinée est délicatement sculptée semble dater du XVII^e siècle. En bois polychrome, il a été offert à la paroisse en 1977.

MANDRES-LES-ROSES

Demeure appelée *La Frazière*, 6, rue François-Coppée. Ce bas-relief représentant le Printemps est venu décorer sous le Second Empire la façade sur jardin. Copié d'après les Quatre Saisons de la fontaine de Grenelle à Paris d'Edme Bouchardon (1698-1762), il révèle la pérennité de ce thème au XIX^e siècle.



La Frazière, façade sur cour. Mentionnée comme ferme de *La Mothe* sur les cartes de la fin du XVIII^e siècle, cette demeure a été transformée en maison de plaisance sous le Second Empire pour le poète François Coppée. Ainsi témoigne-t-elle de l'attrait croissant qu'éprouve la bourgeoisie du XIX^e siècle pour la campagne proche de Paris.



MANDRES-LES-ROSES



Ferme, 29 bis, rue de Brie. Construite au XIX^e siècle, cette ferme présente une disposition intéressante de l'escalier en équerre : ménagé dans un passage, il donne accès à une galerie en pan de bois qui dessert des greniers.



Manoir dit Ferme de Monsieur, 4, rue du Général-Leclerc. Acheté par Monsieur, frère du roi, en 1774, ce vaste ensemble organisé autour d'une cour fermée s'apparente au type de la ferme briarde. La qualité architecturale des bâtiments construits en moellons de calcaire et de meulière renforcés par des chaînes d'angle et des jambes de pierre de taille fait de ce manoir un ensemble exceptionnel. Il vient de faire l'objet d'un programme de rénovation pour accueillir les services de la mairie. [I.S.M.H., 1977]

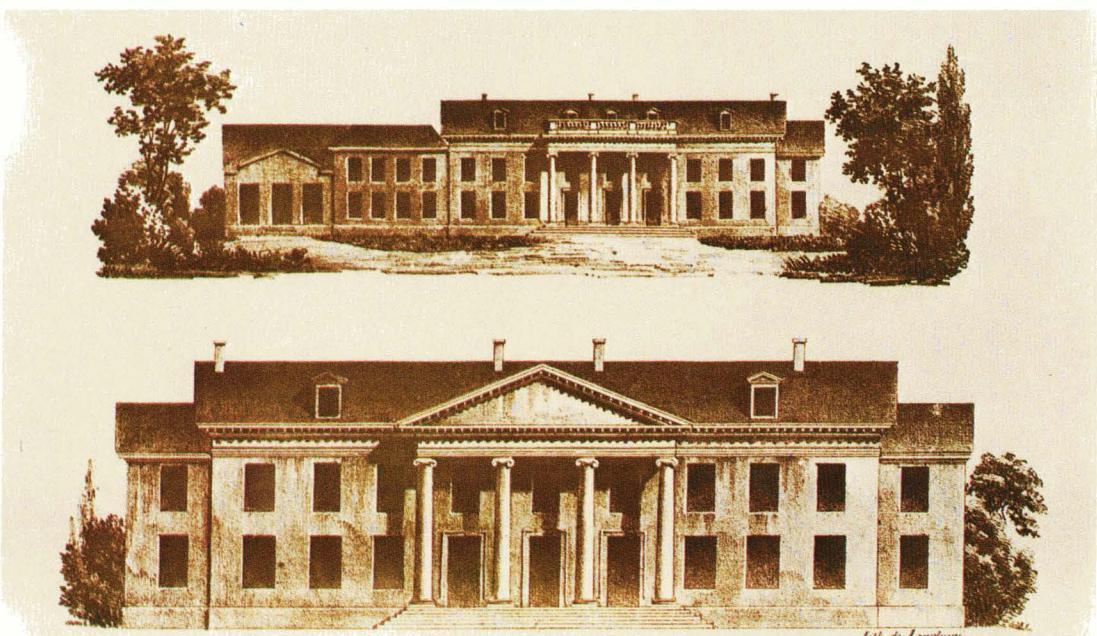
MAROLLES-EN-BRIE

L'origine du nom de Marolles serait, d'après l'abbé Lebeuf, lié à la présence de vastes forêts, notamment la forêt de Notre-Dame au nord, d'où était tiré le bois nécessaire à la fabrication des tonneaux de vin. A la fin du XI^e siècle, la terre seigneuriale de Marolles appartient à Dreux de Mello, archidiacre de Brie-Comte-Robert, qui en fait don par l'intermédiaire de Geoffroy, évêque de Paris, au prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Parmi ces biens figurent l'église et deux grandes fermes, celle de Combault encore en activité et celle de Veaurichard aujourd'hui désaffectée et aménagée en salle des fêtes et bibliothèque. En 1734, la terre de Marolles est annexée au marquisat de Grosbois. Au cours du XIX^e siècle, la vigne et les arbres fruitiers disparaissent ; la culture du rosier s'implante alors progressivement sans connaître l'extension qu'elle prit dans les communes voisines de Villecresnes et de Mandres. Malgré la très récente implantation pavillonnaire au nord et à l'ouest de la commune, Marolles a toutefois conservé son caractère campagnard.

Vue générale prise du sud. Du chemin rural n° 2 allant de Marolles à Brie-Comte-Robert, on découvre sur le coteau qui domine la vallée du Réveillon, de gauche à droite : l'ancien presbytère, l'église et le château du Prieuré. [Site inscrit en 1982]



Château du Buisson, 4, route de Santeny. Reconstruit à la fin du XVIII^e siècle, ce château présentait tant sur cour que sur jardin une façade sobre et élégante que seul vint animer au centre un portique inspiré des villas palladiennes faisant de cet ensemble un exemple très réussi du néo-classicisme.



MAROLLES-EN-BRIE



Chevet de l'église Saint-Julien-de-Brioude et façade sud du château du Prieuré, 2, rue Pierre-Bezançon. D'aspect peu élancé, le chevet de l'église reconstruit au début du XII^e siècle a été percé d'ouvertures particulièrement larges notamment la baie axiale décorée de claveaux à godrons, motif tout à fait original en Ile-de-France. Quant au logis du prieur, malgré quelques adjonctions latérales, il a conservé sa belle allure du XVIII^e siècle rythmée au rez-de-chaussée par trois frontons cintrés que couronne un grand fronton triangulaire. [Eglise Cl. M.H., 1909. Château I.S.M.H., 1978]



Château du Buisson. Démoli en 1852, ce château ne conserve plus aujourd'hui que la grille d'entrée et deux pavillons qui ont gardé leur belle ordonnance à l'italienne. [I.S.M.H., 1975]

MAROLLES-EN-BRIE

Eglise Saint-Julien-de-Brioude, chapelle sud. Ces modillons sont remarquables par la fantaisie et la variété de leurs motifs géométriques.



Eglise Saint-Julien-de-Brioude. Cette tête expressive est un modillon réemployé à la naissance de la voûte de la chapelle nord, aujourd'hui partiellement effondrée.



L'église présente une extraordinaire variété de chapiteaux à décor végétal, animal et humain d'une facture très primitive. Ils reçoivent les ogives à gros tore des voûtes qui peuvent être comptées, avec celles de Morienval, parmi les premières apparues en Ile-de-France.



MAROLLES-EN-BRIE



Aquarelle de la maison sise 1, rue Pierre-Bezançon, illustrant la monographie communale rédigée en 1899 par E.-S. Lecomble. Très simple, la façade de cette maison est caractéristique de l'architecture rurale avec ses travées étroites du XVII^e siècle et ses fenêtres où apparaissent les petits carreaux du XVIII^e siècle, époque où fut agrandi le presbytère comme en témoigne la date 1771 gravée dans le mur.

Façade du Logement de l'instituteur (Ancien presbytère)

Schelle 100.

— Lecomble.

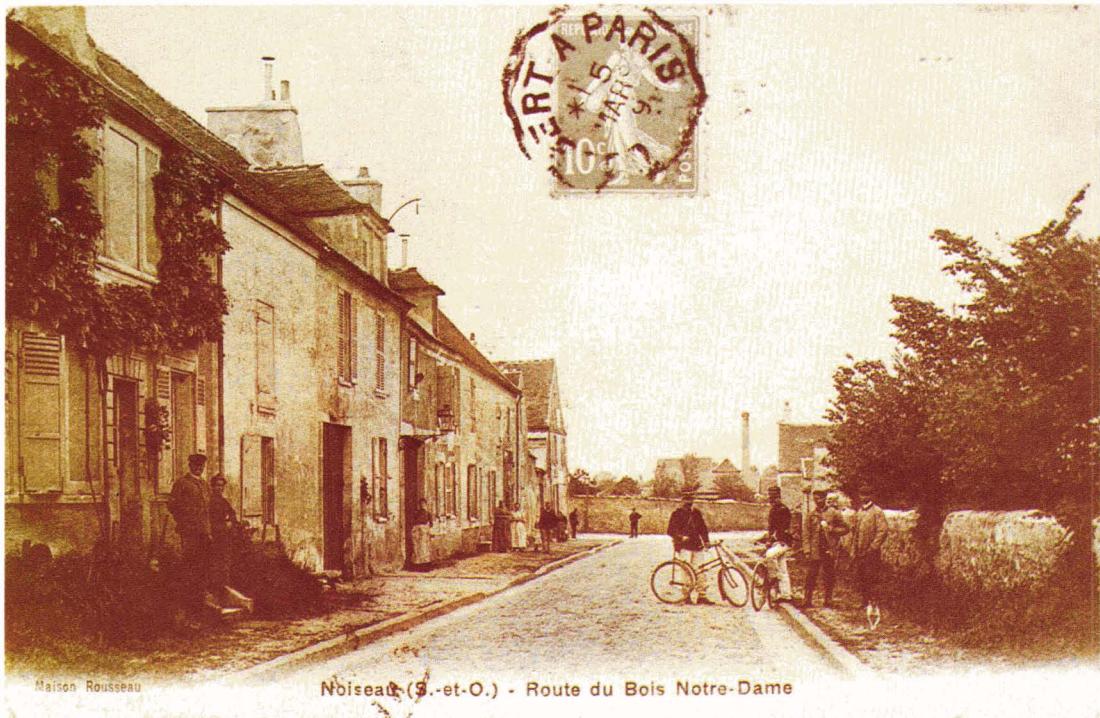


Ferme de Combault, 19, rue Pierre-Bezançon, dont le plan en longueur se manifeste par une impressionnante succession de bâtiments des XVIII^e et XIX^e siècles qui bordent la rue des Orfèvres. Très ouverte sur le village, elle est la seule ferme de ce type parmi les quatorze communes.

NOISEAU

Jusqu'au XIII^e siècle, Noiseau est un hameau dépendant de la paroisse de Sucy-en-Brie. Pierre de Nemours, alors évêque de Paris, l'en détache en 1218, date à partir de laquelle le chapitre de Notre-Dame de Paris nomme désormais à la cure. La seigneurie appartient à cette époque-là à un certain Griveu qui rend hommage à l'abbé de Saint-Maur pour ses terres de Noiseau. Vers 1720, la seigneurie passe aux mains de la famille Lefèvre d'Ormesson dont le domaine sera érigé en marquisat en 1758. Noiseau a conservé son allure rurale avec notamment la présence sur le rebord du plateau mitoyen du parc d'Ormesson d'une grande ferme briarde encore en exploitation.

Carte postale, début XX^e siècle. Longée d'un côté par des maisons rurales avec goutterot sur rue, percées de portes cochères et coiffées de lucarnes et, de l'autre, par des vergers, la route du Bois Notre-Dame conduit au centre du village où était implantée une briqueterie. Aujourd'hui détruite, cette briqueterie était la seule industrie de la commune au XIX^e siècle.



Ferme du château, 4, rue Alexandre-Millard. Du château détruit en 1807 sont encore visibles les bâtiments agricoles organisés autour d'une vaste cour à laquelle donne accès un porche couvert typique de l'architecture briarde. Au XIX^e siècle, le colombier disparaît de la cour tandis qu'au centre prend place un grand abreuvoir dont les murets subsistent encore.



ORMESSON-SUR-MARNE

Cette localité portait à l'origine le nom d'Amboile qui n'apparaît pas avant le début du XII^e siècle dans les textes anciens. Au début du XVI^e siècle, le fief d'Amboile passe de la famille Bidault à la famille Picot de Santeny qui, à la fin de ce même siècle, fait édifier le château. Ce n'est qu'en 1632 que vient s'établir à Amboile la famille d'Ormesson. Celle-ci obtient de Louis XV l'érection de ses terres en marquisat par lettres patentes de 1758. C'est alors que la localité prend le nom d'Ormesson qu'elle perdra momentanément à la Révolution pour s'appeler de nouveau Amboile. La guerre de 1914- 1918 marque une rupture dans la vie de cette commune ; l'aspect rural disparaît suite au lotissement pavillonnaire entrepris de part et d'autre de la large avenue tracée au XVII^e siècle par Olivier d'Ormesson.



Eglise Notre-Dame. Ce calice en argent ciselé et repoussé a été réalisé vers 1636-1637 par le maître-orfèvre parisien Antoine Crochet. [Cl. M.H., 1970]

Panneau provenant du banc d'œuvre installé dans l'église Notre-Dame reconstruite en 1764 par l'architecte Le Carpentier. La finesse et l'élégance de cette scène des Disciples d'Emmaüs se retrouvent dans l'autre panneau du Lavement des pieds ainsi que dans celui du Baptême du Christ qui décorait la chaire. [Cl. M.H., 1970]



Centre orthopédique pour enfants, 12 et 14, avenue Wladimir-d'Ormesson. A l'entrée du centre médical construit à la fin du XIX^e siècle a été remonté ce pavillon en bois qui proviendrait de l'Exposition Universelle de 1900.

ORMESSON-SUR-MARNE

Eglise Notre-Dame. Ce Baptême du Christ est une œuvre de Gerolamo Bassano (1566-1621) qui l'exécuta très probablement après 1600, époque où son art s'affirme avec originalité. Les coloris sourds et intenses, les effets de lumière aux reflets hachurés, les étoffes froissées ainsi que la morphologie des visages au front fuyant sont autant de traits caractéristiques de son style. Contrairement aux autres toiles de Gerolamo qui sont généralement des copies d'après les œuvres de son père Jacopo et de son frère Leandro, celle-ci semble une composition originale. [Cl. M.H., 1972]



ORMESSON-SUR-MARNE



Construit à partir de 1578, ce château de plan massé est flanqué sur la façade antérieure de pavillons carrés qui sont une survivance des tours d'angle médiévaux à caractère défensif. Bien représentatif de son époque non seulement par son plan mais également par son élévation où joue la polychromie des matériaux, il a souvent été rapproché d'une planche du *Livre d'Architecture* de Jacques Androuet du Cerceau, parfois même attribué à son fils Jean-Baptiste. La grille précédant la cour pavée date du milieu du XVIII^e siècle. [Cl. M.H., 1889]



La nouvelle façade édifiée vers 1755 côté parc présente un décor sobre limité aux refends de l'avant-corps central que couronne un fronton triangulaire. Elle s'harmonise parfaitement avec les bâtiments du XVI^e siècle dont les admirables trompes sont un véritable chef-d'œuvre de la stéréotomie française.

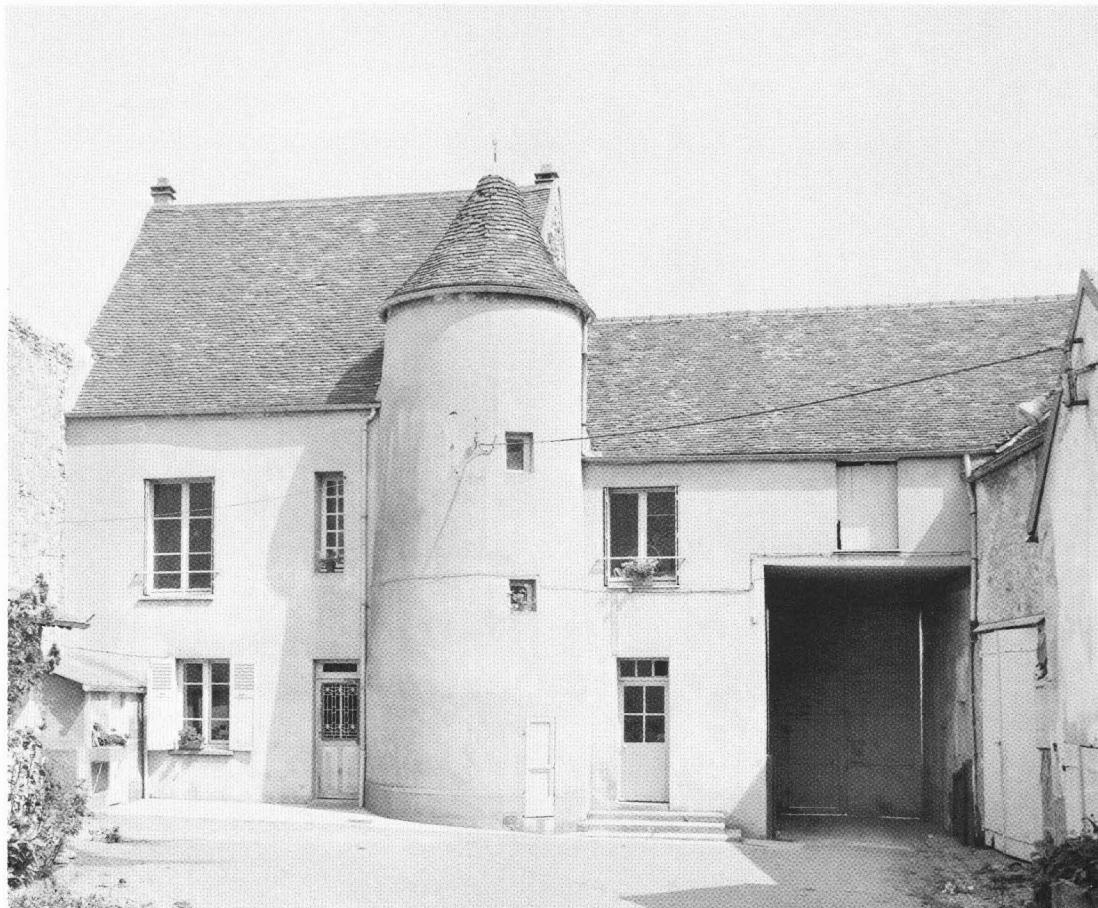
PÉRIGNY-SUR-YERRES

Cité parmi les cures du doyenné de Moissy dans le pouillé parisien du XIII^e siècle, Périgny était divisé en plusieurs fiefs, dont les plus importants étaient ceux de Périgny-le-Grand, de Périgny-le-Petit et de Montigny. L'ensemble du territoire fut réuni et incorporé en 1758 à la seigneurie de Brunoy récemment érigée en marquisat pour Pâris de Montmartel, puis racheté par Monsieur, frère du roi, en 1774 qui le fit mettre au rang de duché-pairie. Depuis longtemps la terre de Périgny était en grande partie viticole et approvisionnait notamment l'abbaye voisine d'Yerres. En net déclin à partir de 1870 suite à la concurrence des vins du Midi et aux ravages du phylloxéra, la vigne fut remplacée par des arbres fruitiers et surtout par le rosier cultivé dès la fin du XVIII^e siècle. Par ailleurs, plusieurs cultures vivrières sont encore exploitées au début de notre siècle, époque où l'industrie fait son apparition puisque une tannerie est installée dans le moulin au bord de l'Yerres. Aujourd'hui, malgré la cessation d'activité de la plus importante exploitation agricole - la ferme Saint-Leu-, Périgny a préservé son caractère rural que n'a pas encore dénaturé l'urbanisation galopante de la région parisienne.

Eglise Saint-Leu - Saint-Gilles. Reconstruite en 1769 avec une nef unique et un transept saillant, cette église est l'une des rares à avoir conservé une grande partie de son mobilier, notamment le retable du maître-autel, les boiseries du chœur, la chaire à prêcher et les deux lustres en cristal. [Mobilier I.S.M.H., 1975]



PÉRIGNY-SUR-YERRES



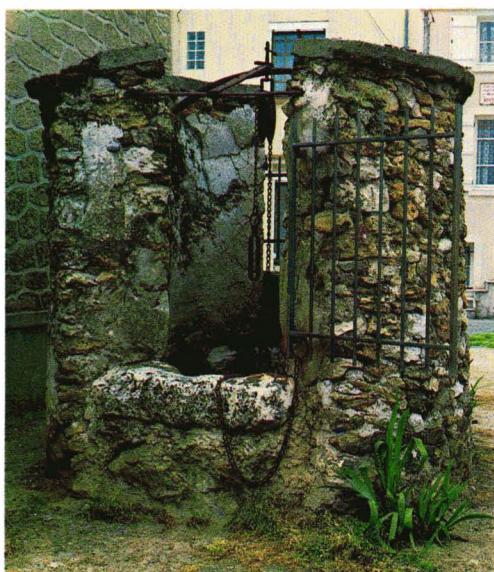
Maison, 6, rue Paul Doumer. Ce type de maison dont l'escalier est logé dans une tour demi-hors-œuvre était courant à la fin du moyen âge et à la Renaissance. Celle-ci pourrait remonter au moins au début du XVII^e siècle, époque à laquelle a été refait l'escalier en vis. C'est l'un des deux seuls exemples subsistant dans l'ensemble des quatorze communes.



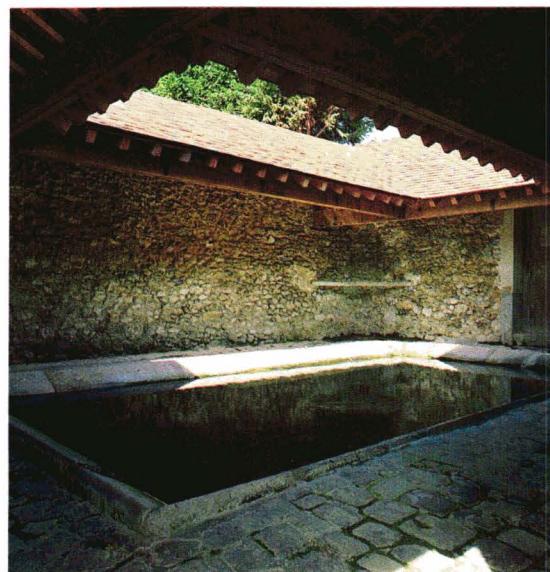
Château de Périgny-le-Petit, 2, place du Général-de-Gaulle, façade antérieure. Bien que l'enduit à refends continu de la façade date du XIX^e siècle, ce château a conservé du XVII^e siècle, époque où il fut reconstruit, une ordonnance sobre et régulière ainsi qu'un grand escalier intérieur à rampe en bois sculpté.

PÉRIGNY-SUR-YERRES

Puits, impasse de la Grande-Cour. Parmi les puits anciens de Périgny, celui-ci est le seul à être protégé par un muret percé de deux portes tandis que les autres sont simplement à margelle.



Lavoir, chemin du Moulin. Entièrement clos de murs comme celui de Santeny, ce lavoir, tout récemment restauré, est alimenté par les eaux de pluie que laisse passer l'ouverture ménagée dans la toiture, disposition rare en Ile-de-France qui évoque l'atrium des villas romaines.

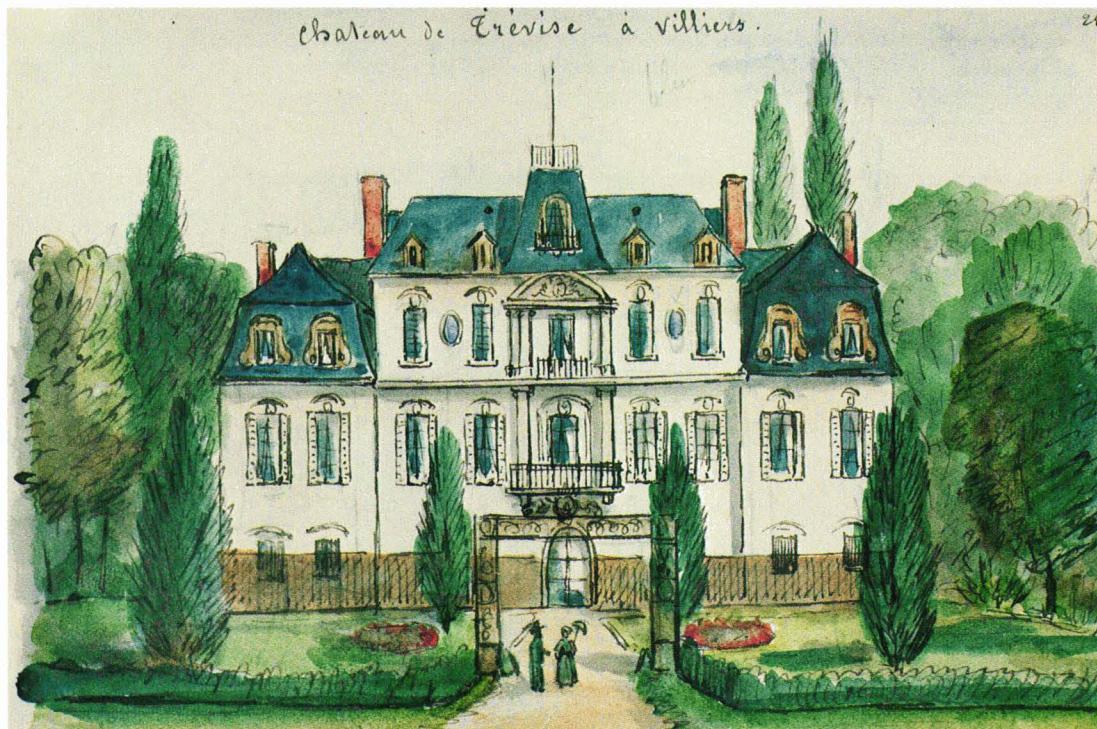


Colombier, 10, rue Saint-Leu. Comme la plupart des colombiers sur plan circulaire des XVII^e et XVIII^e siècles de la partie rurale du Val-de-Marne, celui-ci a conservé ses boulins.



LE PLESSIS-TRÉVISE

L'origine du Plessis-Trévise ne remonte qu'à la seconde moitié du XIX^e siècle. Il est né du lotissement de deux vastes domaines dont il tira son nom : Le Plessis-Saint-Antoine, écart de La Queue-en-Brie, et La Lande, écart de Villiers-sur-Marne. Ce dernier appartint au maréchal Mortier, duc de Trévise, dont la statue en marbre orne le jardin de la mairie.



Aquarelle d'Albert Capaul représentant le château de La Lande vers 1885. Construit au XVII^e siècle, ce château était entouré d'un immense parc, aujourd'hui entièrement loti, dont il ne reste que la grille d'honneur avenue Delubac. Elle porte le monogramme AC d'Adelina de Concha qui fut l'un des derniers propriétaires du domaine et dont la chapelle funéraire se voit encore au cimetière de Villiers.



Château du Plessis-Saint-Antoine, pavillon. Isolé sur le plateau briard, ce château a subi plusieurs destructions (chapelle, colombier, communs) et incendie (étables à chevaux). Toutefois la ferme actuelle a conservé ce pavillon à très haute toiture qui date probablement de la première moitié du XVII^e siècle ainsi que la vaste grange située à l'arrière.

LA QUEUE-EN-BRIE

Dans la mouvance de l'évêché de Paris, la seigneurie de La Queue appartient au XII^e siècle à Harcherus de Cauda qui la cède à Constance, fille de Louis Le Gros. A cette époque s'édifie un château-fort qui fut gravé au début du XVII^e siècle par Claude Chastillon dans sa « Topographie française » ; malheureusement, seule la base du donjon est encore visible aujourd'hui. En 1269, Alix de Bretagne, épouse de Jean de Châtillon, comte de Blois, devient propriétaire de la seigneurie. A cette occasion, elle fait entourer le bourg de murailles dont trois portes, celles de Paris, de Lagny et de Brie, sont encore en place en 1738. Au milieu du XVIII^e siècle, la seigneurie passe en partie aux mains de la famille d'Ormesson. En 1896, la commune se voit amputer de plusieurs hectares pour la création du Plessis-Trévise. Principalement constituée de terres labourables jusqu'au début du XX^e siècle, La Queue-en-Brie ne possède pas d'industrie mise à part l'exploitation de quelques carrières à ciel ouvert de calcaire de Brie et une briqueterie.

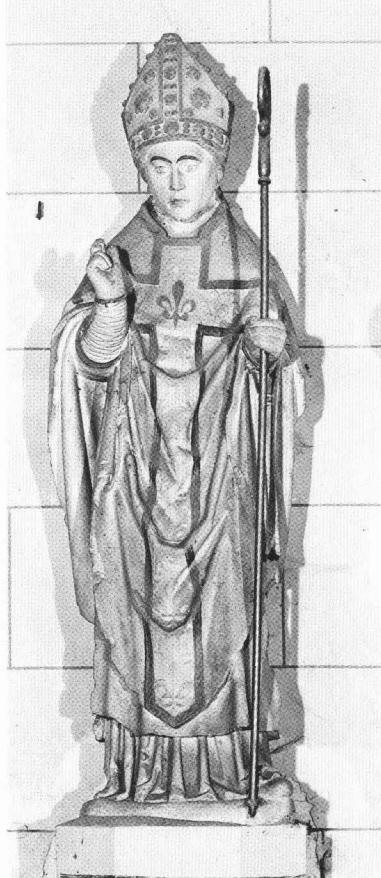
Château de l'Hermitage, 1, rue de la Libération. A l'origine, ce château était un vaste quadrilatère organisé autour d'une cour, cantonné de pavillons en saillie aux angles et entouré de douves. Aujourd'hui, ce pavillon d'angle du XVII^e siècle au soubassement fortement taluté en est le seul vestige.



LA QUEUE-EN-BRIE



Puits, cour Pellerin. Malgré des aménagements tardifs, ce puits a conservé sa margelle dont l'élégante mouleration pourrait remonter au XV^e siècle.



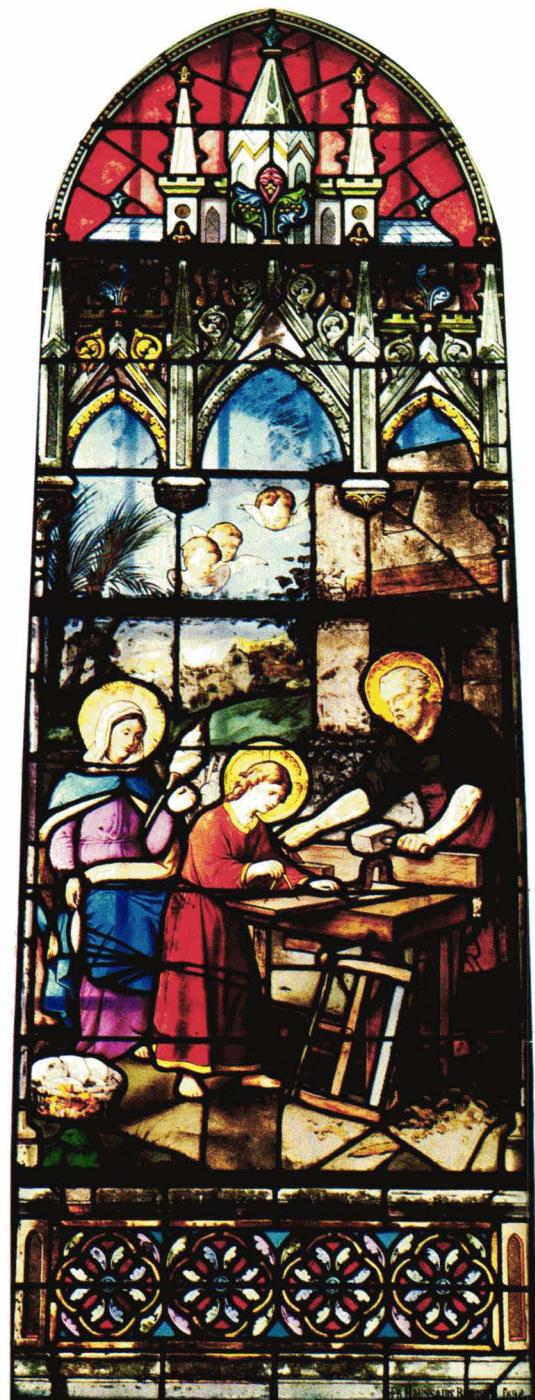
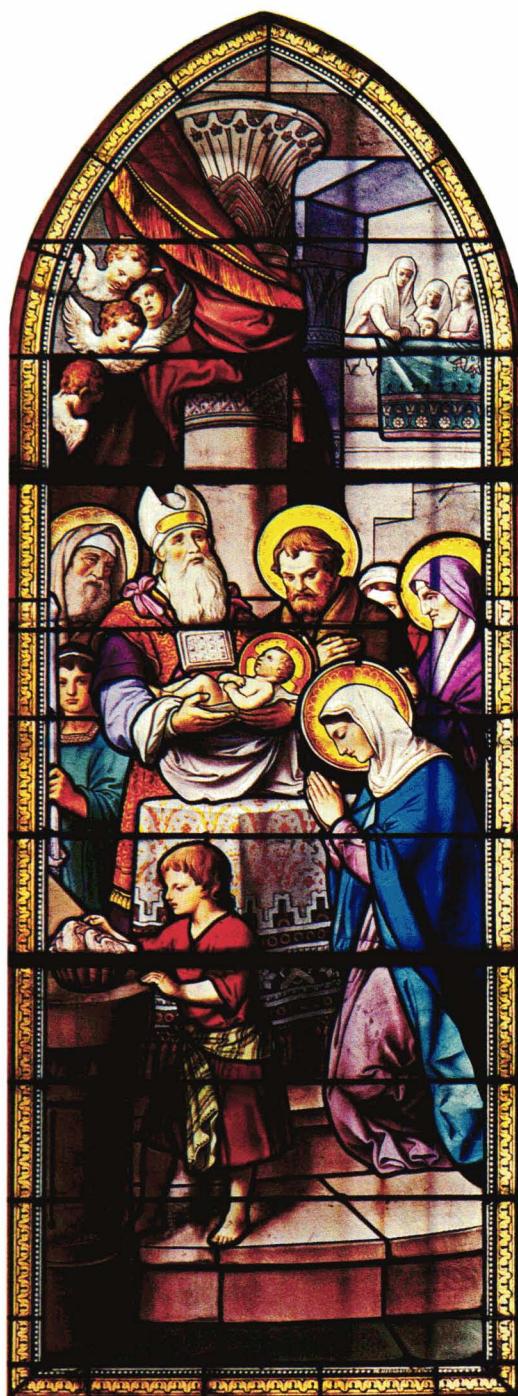
Eglise Saint-Nicolas. Statue de saint Nicolas en évêque bénissant. Calcaire peint, XVI^e siècle, sauf l'avant-bras droit et les mains rapportés en plâtre. C'est une des sculptures les plus anciennes conservées dans les quatorze communes. [Cl. M.H., 1915]



Château de l'Hermitage. Après démolition de l'aile sud du château, cette grange a été construite légèrement en retrait entre 1740 et 1785. Le traitement monumental de ses trois porches couverts ainsi que l'abri pour stocker les grains en font un excellent exemple de l'architecture rurale briarde.

LA QUEUE-EN-BRIE

Eglise Saint-Nicolas. Inscrits dans un cycle de huit verrières qui relatent dans le collatéral sud la vie de la Vierge et dans celui du nord l'enfance du Christ, ces deux vitraux sont signés et datés Fr. Haussaire Reims 1898. Réalisée à la manière d'un tableau, la Présentation au Temple (à gauche) se situe dans une atmosphère toute orientale que soulignent les chapiteaux égyptiens tandis que l'Enfant Jésus apprenant le métier de charpentier, placé de façon plus conventionnelle sous un dais architecturé, est empreint d'un certain réalisme.



LA QUEUE-EN-BRIE



Château des Marmousets reconstruit à la fin du XVIII^e siècle. La composition horizontale de la façade à ordres superposés que soulignent les corniches saillantes et le toit plat est animée par les deux ailes en léger décrochement rappelé par le portique central. Ce château appartient au département du Val-de-Marne qui projette d'en faire un centre de loisirs. [I.S.M.H., 1978]



Château des Marmousets. Commandant l'entrée de la cour, ce pavillon présente une belle ordonnance à l'italienne que rythment les arcs en plein cintre bordés de briques, ordonnance caractéristique de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle.

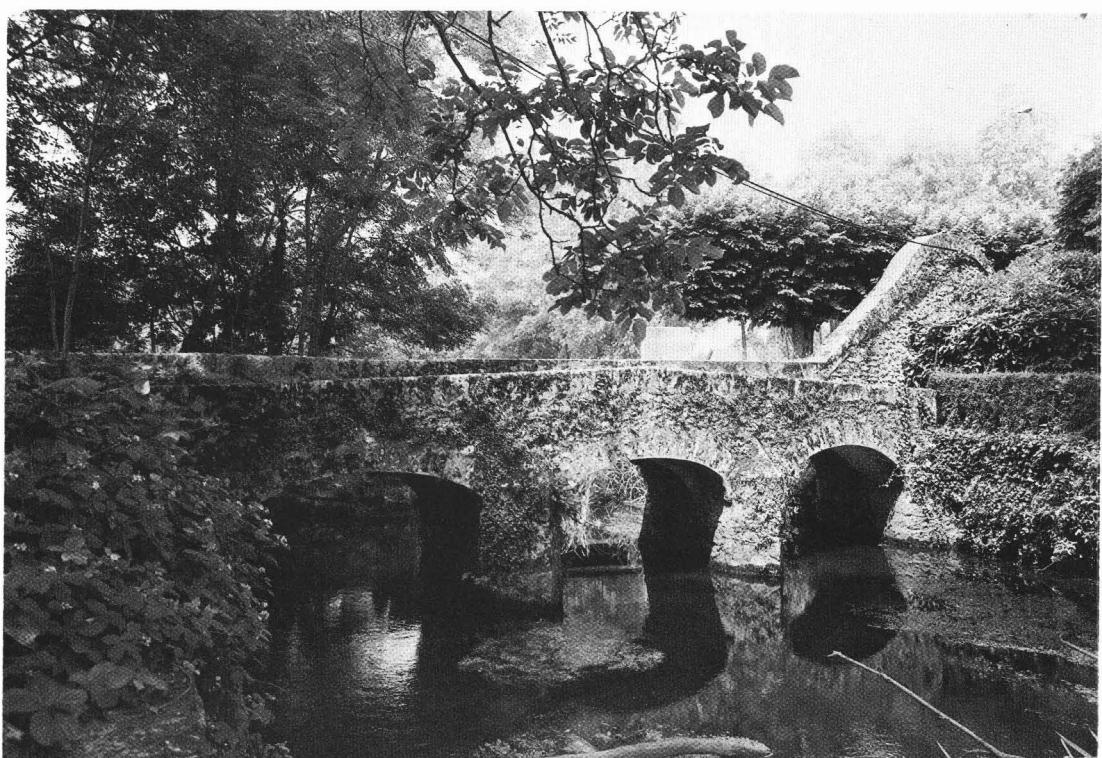
SANTENY

Nommée pour la première fois vers 1140, la paroisse de Santeny est citée au rang des cures du doyenné de Moissy dans le pouillé parisien du XIII^e siècle. A cette même époque, les Templiers possèdent une commanderie qui, lors de leur suppression, passe aux mains de l'ordre de Malte dont le grand-prieur prend la qualité de seigneur de Santeny en 1580. En 1734, ces biens, ainsi que la ferme du Marais, sont vendus à Chauvelin, ministre de Louis XV, qui les inclut dans la seigneurie de Grosbois érigée l'année même en marquisat. Situé sur les deux versants de la vallée du Réveillon - le village au nord et l'écart du Beau au sud -, le territoire de Santeny était autrefois recouvert de vignobles. Le déclin progressif de la vigne au cours du XIX^e siècle a laissé la culture du rosier prendre un nouvel essor après son implantation vers la fin du XVIII^e siècle.

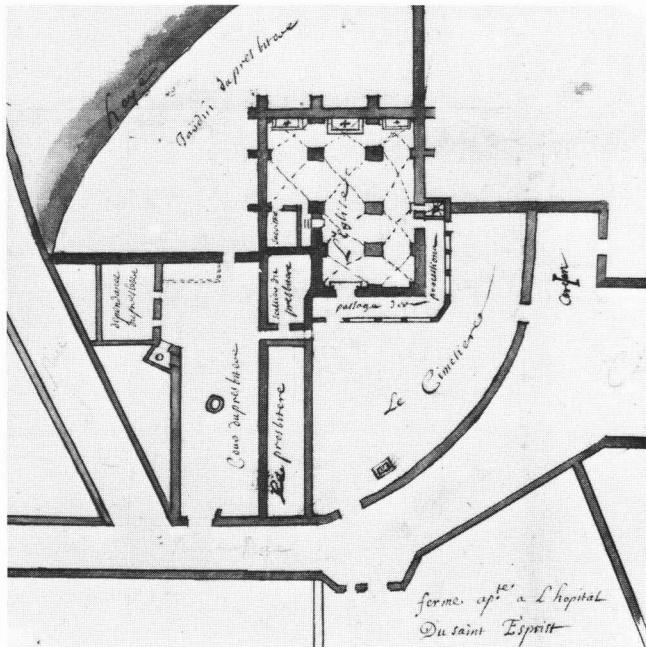
Maison, 8 bis, rue de l'Eglise. Bien que n'abritant plus d'activité agricole, cette maison a conservé les caractéristiques de l'habitat rural du type bloc à terre : grange (à l'extrême gauche) jouxtant les pièces d'habitation, entrée de cave extérieure, portes-hautes à volets de bois du grenier qui abritait le fourrage et puits encastré dans le mur.



Pont sur le Réveillon, chemin communal n° 3. Situé près de la ferme des Lions, ce pont à trois arches irrégulières est l'un des rares à avoir conservé ses piles à bec.

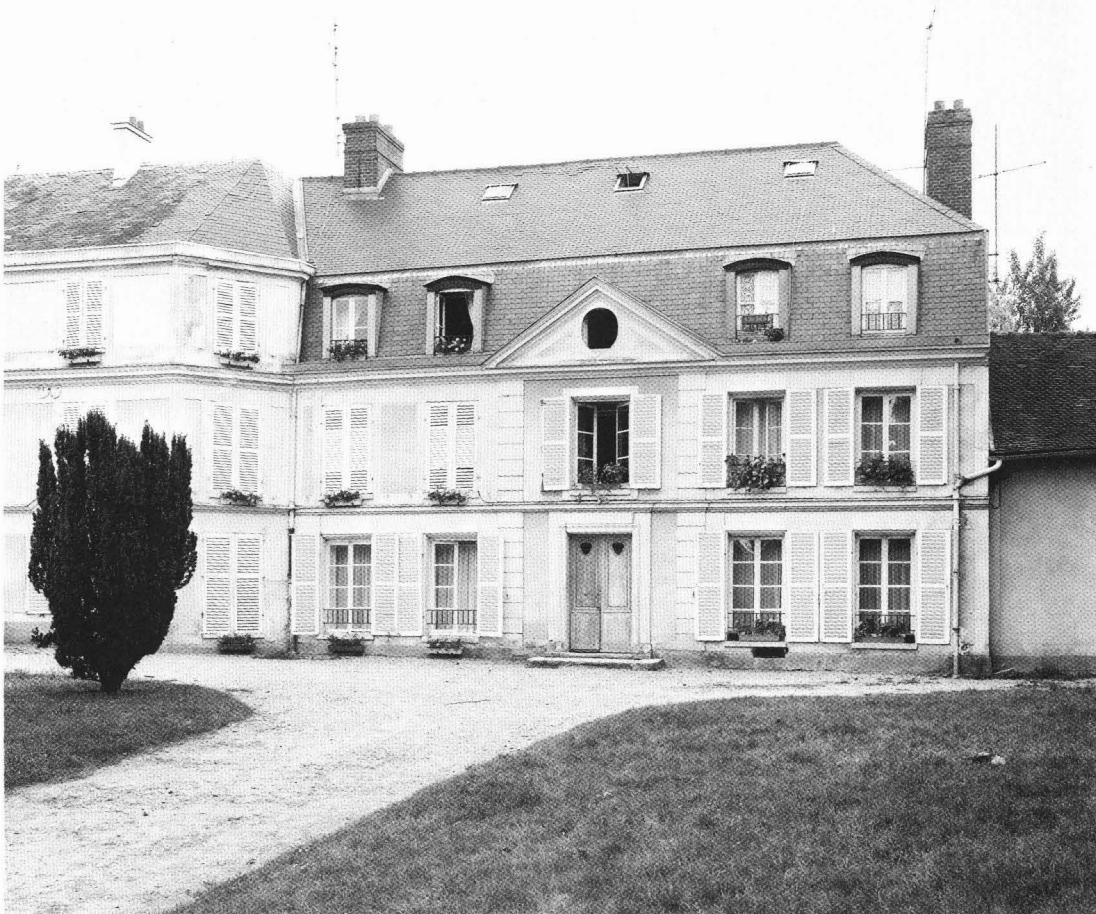


SANTENY



Vase de jardin dont le riche décor finement sculpté - têtes de bétail en guise d'anse et scènes aquatiques où s'ébattent amours et naïades - correspond parfaitement au goût ornemental du XVIII^e siècle.

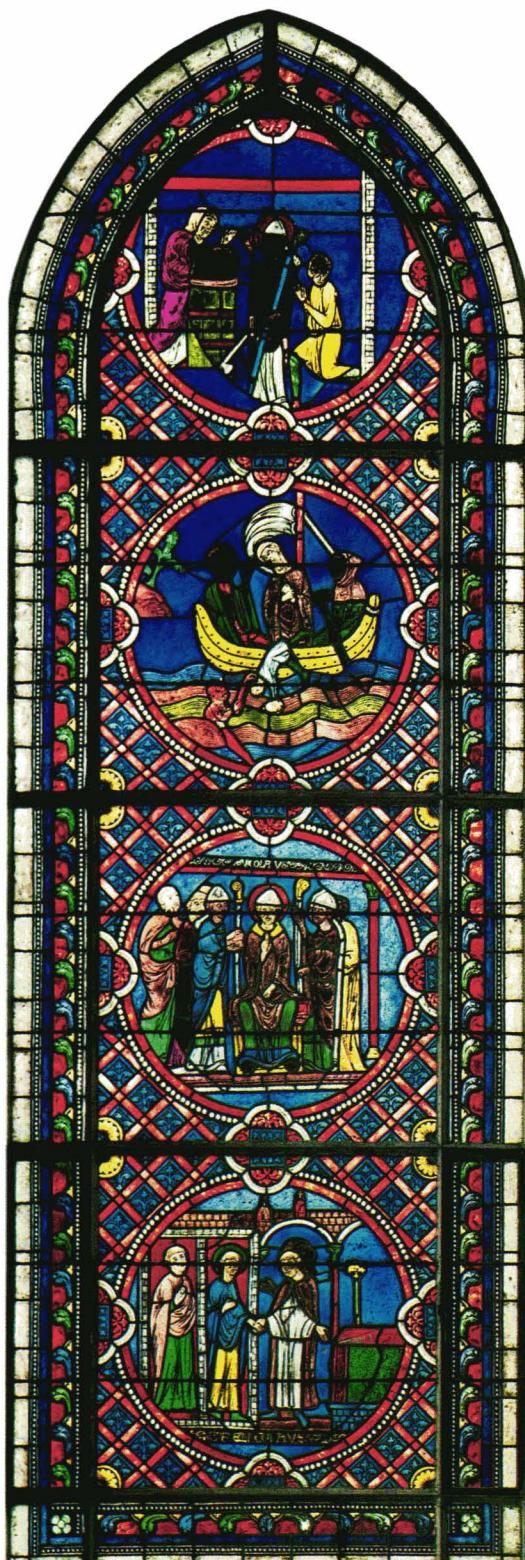
Dressé en 1712, ce précieux document nous révèle les plans de l'église, du cimetière qui lui est traditionnellement attenant jusqu'au XIX^e siècle, du presbytère et de ses dépendances ainsi que l'existence d'un passage couvert réservé aux processions. L'église et le presbytère ont été reconstruits vers 1880 par l'architecte parisien Henri Leclerc.



Château, 12, rue de l'Eglise. Simplement couronné d'un fronton triangulaire, ce château a gardé la grâce sobre et dépouillée de ces nombreuses demeures de plaisance du XVIII^e siècle. Situé à l'entrée de l'ancien domaine du Rolé, il est l'unique témoin de cette époque, la ferme et les communs ayant été totalement remaniés lors de la construction en 1878 d'un autre château plus imposant.

SANTENY

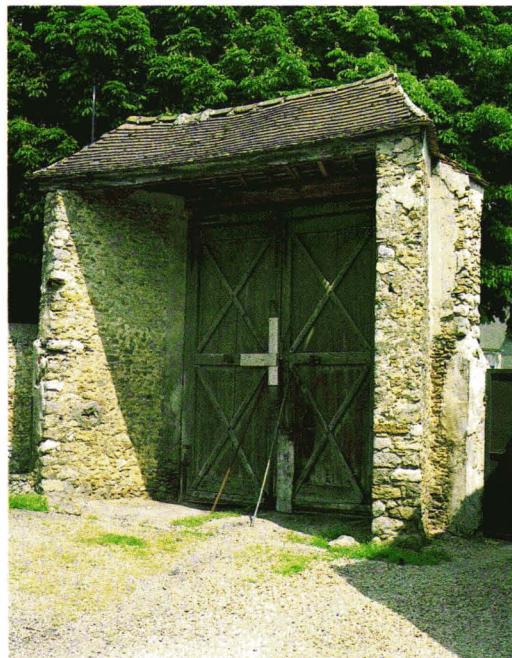
Eglise Saint-Germain. Lors de sa reconstruction, l'église a reçu un ensemble de verrières dont deux sont signées et datées : P.G. Bardou 1896. Dans celle qui évoque quelques scènes de la vie de saint Nicolas, plusieurs fragments du XIII^e siècle ont été remontés et complétés. Ces précieux vestiges de l'art du vitrail au moyen âge en Ile-de-France, seuls témoins de l'église primitive, ont été découverts grâce à l'enquête de l'Inventaire et feront prochainement l'objet d'une publication.



Eglise Saint-Germain. Cette Vierge à l'Enfant que l'on peut rapprocher de celle de Notre-Dame-de-la-Roche à Lévis-Saint-Nom (Yvelines) et de celle de l'église Saint-Quentin de Brières-les-Scellées (Essonne) témoigne de la vitalité des ateliers parisiens dans le second quart du XIV^e siècle. Caractéristique par son léger déhanchement, par la manière dont les plis sont agencés et différenciés ainsi que par l'attitude familière de l'enfant qui retient le voile, cette statue en calcaire peint est une œuvre de grande qualité. [Cl. M.H., 1905]



SANTENY



Maison, 16, rue de la Cavette, appelée « Villa les Abeilles ». A l'angle de deux rues, cette maison est remarquable par le volume de sa toiture dont l'aspect particulièrement pentu se retrouve dans quelques autres maisons de Santeny datant des XVII^e et XVIII^e siècles.

Portail du manoir de Montenglos, rue de la Mairie, dont il ne subsiste que le pavillon nord vraisemblablement du XVII^e siècle. Couvert par une étroite toiture à deux versants et croupes, ce portail est d'un type peu représenté dans cette partie de la région.

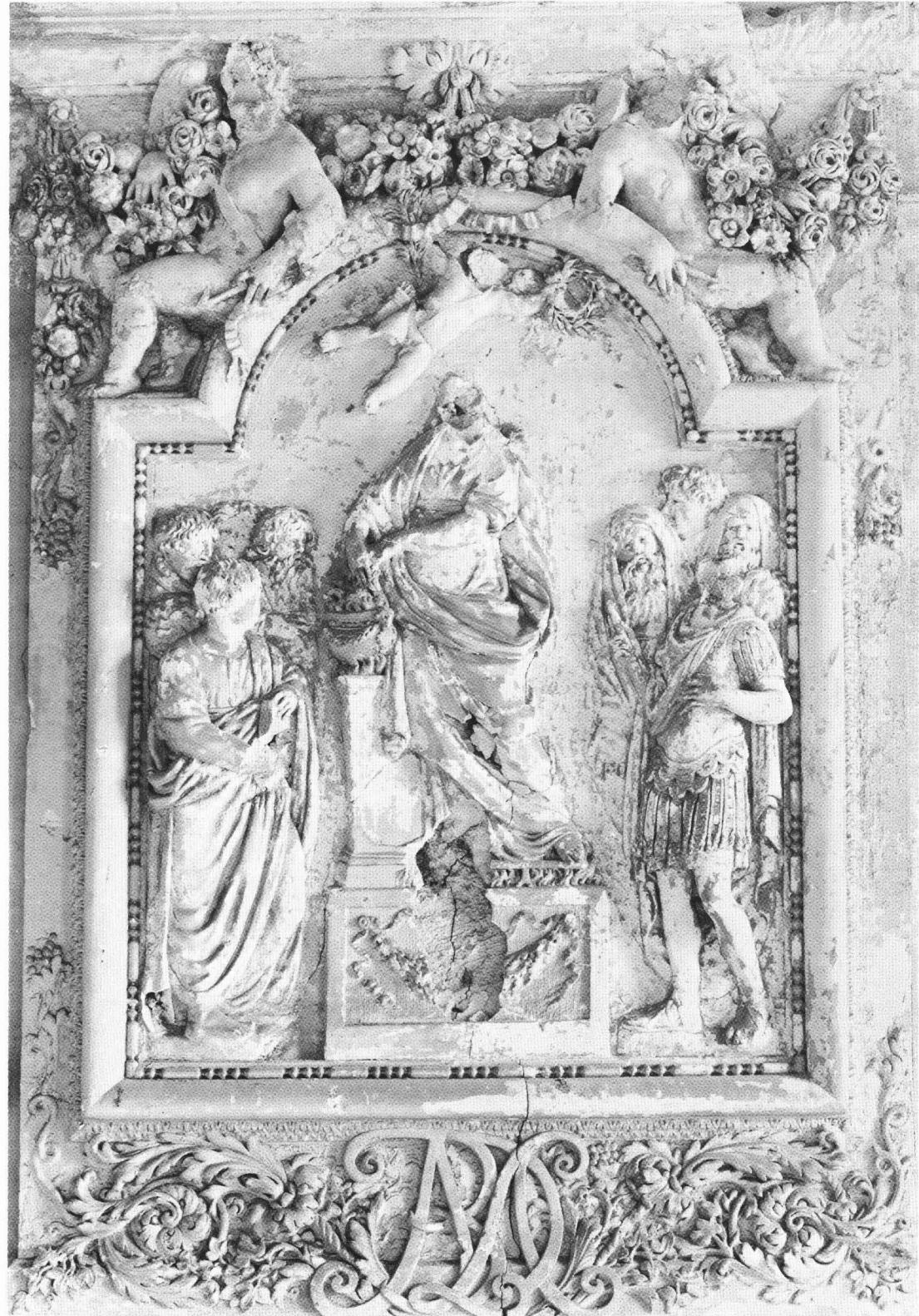


Château appelé « La Commanderie », 2, rue de la Fontaine, façade sur parc. A l'origine, ce manoir fortifié entouré de fossés qu'alimentait le Réveillon appartenait à l'ordre des Templiers. Lors de son acquisition par le ministre de Louis XV, Chauvelin, celui-ci le fit démolir pour reconstruire plus au nord cette demeure à la belle ordonnance.

SUCY-EN-BRIE

Dans un site occupé depuis l'âge du bronze, la terre de Sucy appartenait en partie à l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés suite à une donation de Clovis II vers 650 et en partie au chapitre de Notre-Dame de Paris qui l'avait reçue, avec l'église, du comte Etienne en 811. Jusqu'à la Révolution, le chapitre de Paris en est seigneur et gros décimateur. En 1527, par lettres patentes de François 1^{er}, les habitants obtinrent de « clore le bourg de murailles et de fossez, d'y faire des tours et des ponts-levis ». En 1734, l'ensemble du territoire de Sucy est compris dans l'érection du marquisat de Grosbois à la demande de Chauvelin, ministre de Louis XV. Ses nombreuses demeures entourées de parcs vallonnés firent de Sucy un lieu privilégié de villégiature. Ainsi Nicolas Lambert de Thorigny fit édifier au XVII^e siècle un somptueux château après avoir embellie son hôtel de l'Île-Saint-Louis et Diderot vint souvent se reposer au Grand Val.

Château Lambert, dessus de cheminée de la chambre d'honneur, premier étage. L'état pitoyable de ce haut-relief ne permet malheureusement pas d'identifier parfaitement la scène : s'agit-il du sacrifice d'Iphigénie ou du martyre d'une sainte ? Le large cadre que couronnent deux putti assis au milieu d'abondantes guirlandes fleuries repose sur un linteau où figurent les monogrammes des commanditaires du château : JBL pour Jean-Baptiste Lambert, NL pour Nicolas Lambert, son frère, et MDL pour Marie de Laubépine, épouse de ce dernier. D'autres décors sculptés dont certains attribués à Von Obstal sont également dans un état déplorable malgré leur classement au titre des objets mobiliers en 1975.

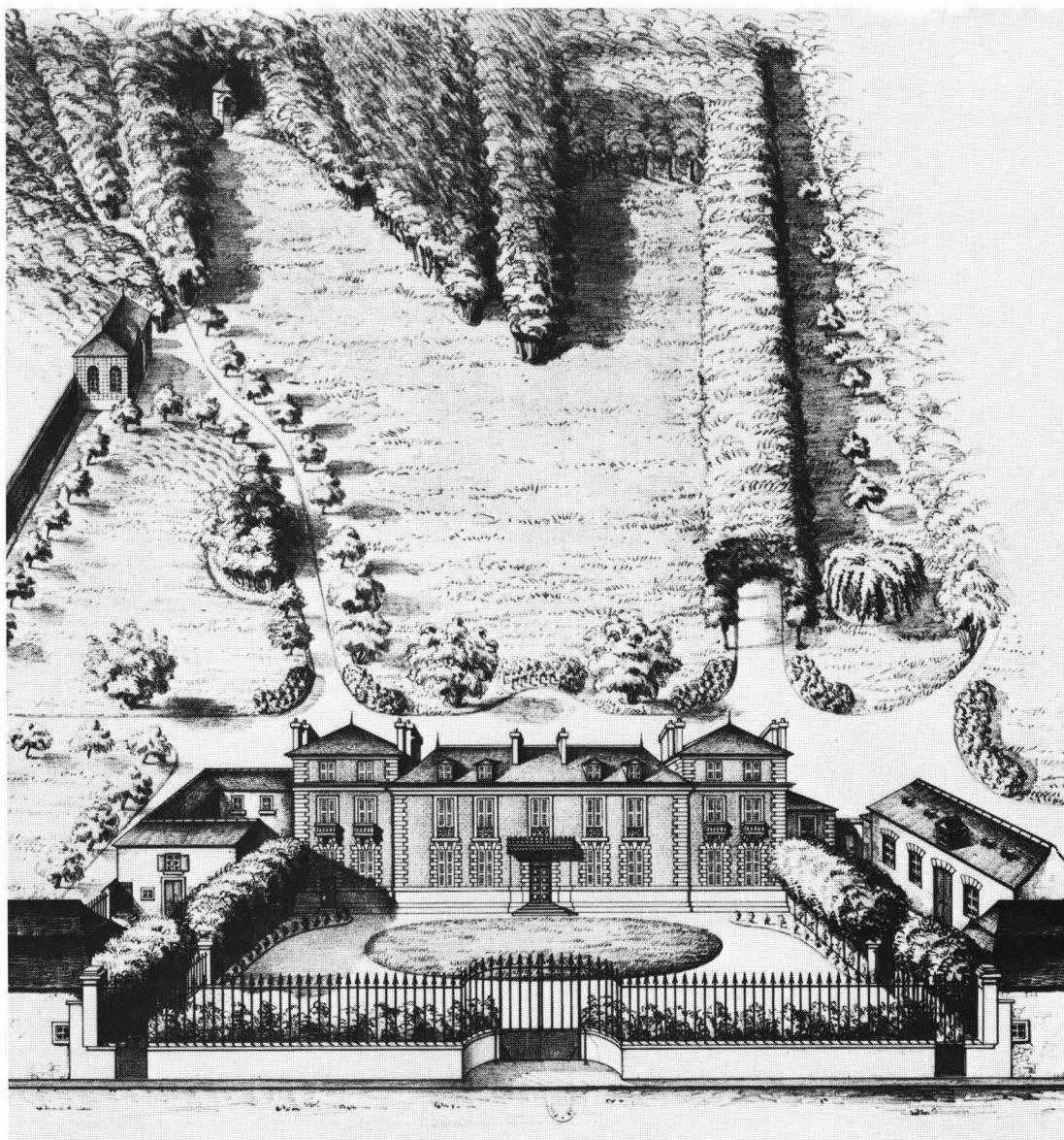


SUCY-EN-BRIE



Château du Petit-Val, 12, rue Albert-Fleuvry. Ce charmant mascaron qui se détache sur un fond de coquille entouré de fleurs est l'unique élément venu décorer vers 1730 la façade sur cour.

Château de Haute-Maison, 7, rue Ludovic-Halévy. La grâce des putti, la délicatesse des feuillages et des attributs symbolisant les arts contrastent de façon surprenante avec l'imposante modénature du fronton de la façade antérieure qui date de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Peut-être s'agit-il là d'un réemploi.



Château de Chaumontel, 3, rue Sainte-Amarante. Démoli en 1870, ce château présentait une façade très classique du XVII^e siècle avec corps de logis central flanqué de deux pavillons plus élevés animés par des chaînes harpées placées aux angles et autour des ouvertures du rez-de-chaussée. L'allée d'arbres rectiligne, les ronds-points semi-circulaires ainsi que l'orangerie sont les témoins du parc régulier primitif que le goût du XVIII^e siècle fit aménager à l'anglaise avec berceau de verdure, massifs d'arbustes et petite fabrique.

SUCY-EN-BRIE

Ferme, 1, place de l'Eglise. Ce panneau en céramique est le témoin naïf de l'implantation d'une ferme, proche de Paris, à une époque où le modernisme en matière d'élevage se référerait volontiers à l'Angleterre ou à la Suisse. La ferme est toujours en activité.



Maison, 2, rue de Brévannes. Cette maison ne semble pas avoir été transformée depuis sa construction au XVII^e siècle, à l'exception de la lucarne qui a été surhaussée. La répartition des ouvertures correspond toujours à la distribution intérieure : les demi-croisées éCLAIRENT l'escalier et la cuisine tandis que la fenêtre (à gauche) laisse entrer largement le jour dans la pièce située au-dessus de la remise. A la différence de la plupart des maisons de Sucy qui disposent de cour et de jardin, cette petite habitation est un bon exemple de distribution des fonctions sur un espace très restreint.



SUCY-EN-BRIE



Manoir Charpentière, 15 à 19, rue Ludovic-Halévy. Aux logis de maître, grange et étables du XVII^e siècle est venu s'adjointre à la fin du XVIII^e siècle pour clore la cour ce bâtiment construit sur la rue. A l'origine, il pourrait s'agir d'une de ces grosses fermes habitées par les familles des « coqs de village », riches fermiers qui prospèrent en Ile-de-France sous l'Ancien Régime. La belle porte moulurée témoigne d'un certain raffinement tandis que l'entrée de cave surbaissée est caractéristique de l'architecture semi-rurale de cette région.

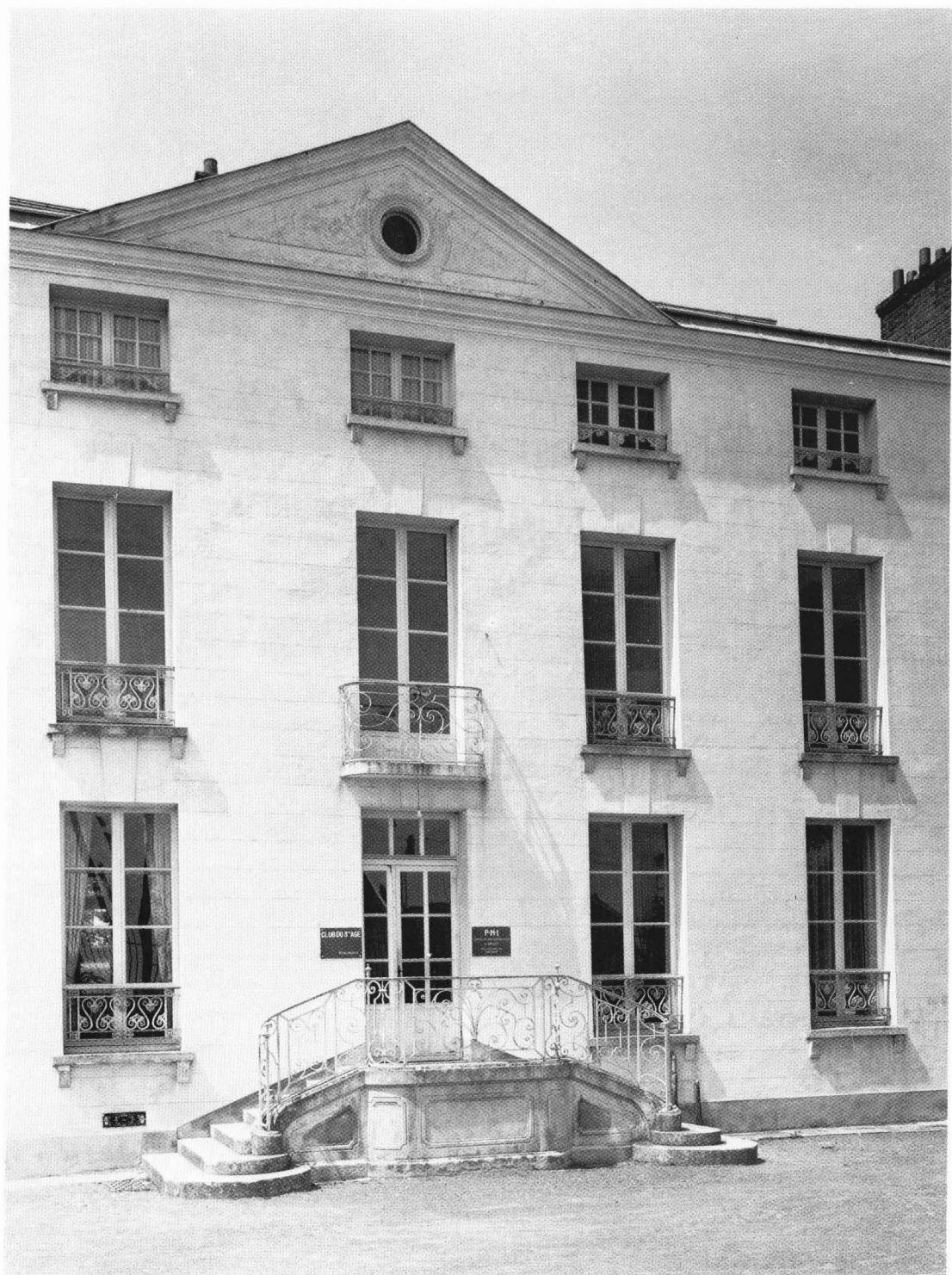


Eglise Saint-Martin. Offert en 1753 par le sire de Beaumont, architecte parisien, ce tableau est une copie inversée de l'Adoration des Bergers de Rubens, œuvre peinte vers 1617-1619 et conservée au musée de Marseille. Une autre copie a été retrouvée dans l'ancienne salle du chapitre de l'Hôtel-Dieu d'Etampes (Essonne). [Cl. M.H., 1972]

VILLECRESNES

Nommée au rang des cures du doyenné de Moissy dans le pouillé parisien du XIII^e siècle, la paroisse de Villecresnes apparaît par la suite dans celui du Vieux-Corbeil. Au début du XVII^e siècle, la seigneurie de Villecresnes passe aux mains de Charles de Valois qui la réunit à celle de Grosbois à laquelle elle sera liée jusqu'à la Révolution. Situé sur l'autre versant de la vallée du Réveillon, le hameau de Cerçay appartient au XVI^e siècle en partie à l'abbaye d'Yerres et en partie à la famille Budé. Au début du XVII^e siècle, il est également incorporé dans la seigneurie de Grosbois ainsi que le lieu-dit « Bois d'Auteuil », fief attesté dès 1234. Tandis que disparaît lentement la vigne, la culture de la rose s'implante à Villecresnes vers la fin du XVIII^e siècle de la même façon que dans les communes voisines. Pratiquée en serres à partir de 1850, elle prend un nouvel essor sans pour autant supplanter totalement les cultures vivrières. Peu éloigné de Paris, Villecresnes semble avoir été un lieu de plaisir agréable ou vinrent se reposer notamment Brillat-Savarin et le ministre Rouher.

Château, 36, rue de Cercay, construit au XVII^e siècle dont on peut encore admirer le bel escalier intérieur à balustres carrés en poire. L'élégance des ferronneries du perron et du balconnet central ajoute au XVIII^e siècle tempère la sobriété de cette façade sur cour.



VILLECRESNES



Mairie, 68, rue du Lieutenant-Dagorno. La hauteur imposante du corps de bâtiment central, le volume du toit brisé à forte pente ainsi que de belles caves voûtées laissent supposer que la construction remonte au XVII^e siècle. En 1878, l'architecte parisien Louis Rivière modifia la façade en appliquant des chaînes de plâtre aux angles et des chambranles moulurés aux fenêtres pour l'installation de la mairie.



Château de Cerçay, rue du Pigeonnier. Démoli vers 1930, le château n'a plus comme témoin que ces remises précédées de la cour encore pavée et le pigeonnier refait au XIX^e siècle, seul à présenter un plan carré dans l'ensemble des quatorze communes.

VILLECRESNES

Détail d'une verrière du château Desmarais dit « Le Fief », 3, rue du Réveillon, reconstruit vers 1880. La renaissance de l'art du vitrail au XIX^e siècle suivit d'un véritable engouement vers les années 1900, mit au jour des types de verre nouveaux telles ces cives opalescentes insérées dans des verres grumelets aux tons délicats.

Eglise Notre-Dame. Peint sur bois, ce tableau qui représente une Vierge à l'Enfant date vraisemblablement du XVII^e siècle. Si la merveilleuse couronne de fleurs évoque la peinture flamande, le médaillon central semble en revanche d'une facture française.

Eglise Notre-Dame. Cette toile du Martyre de saint Sébastien, malheureusement fort endommagée, est toutefois de grande qualité. Il s'agit d'une réplique du XVII^e siècle du retable que le flamand Hans von Aachen peignit en 1590 pour la collégiale jésuite Saint-Michel à Munich, retable que l'estampe diffusa largement. D'autres répliques sont ainsi connues au musée de Tours, à Rouen, dans l'église de Neuville-sur-Authou (Eure) et dans celle de Ramatuelle (Var).



VILLIERS-SUR-MARNE

Mentionné pour la première fois en 1024 dans un document relatif aux biens possédés par l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, Villiers apparaît ensuite dans le pouillé parisien du XIII^e siècle. La seigneurie appartenait alors à un certain Guido de Villaribus. Au cours de la première moitié du XV^e siècle, elle passe aux mains de la famille Budé dont les armoiries sont adoptées comme emblème de Villiers en 1647. Au début du XVIII^e siècle, Paul Poisson de Bourvalais se rend acquéreur des seigneuries de Villiers, de Noisy-le-Grand et de Champs-sur-Marne où le château qu'il fait construire devient le siège de la seigneurie de Villiers jusqu'à la Révolution. En 1857, l'arrivée du chemin de fer donne un essor considérable à la commune qui voit lotir le parc du château du Désert et une partie de celui de La Lande. Ce dernier fut inclus dans le territoire de la commune voisine du Plessis-Trévise créée en 1899. A la fin du XIX^e siècle, il ne reste que quelques vignes parmi les cultures maraîchères, arbres fruitiers et céréales alors qu'un siècle auparavant, plus de la moitié de la population active s'adonne encore à l'entretien du vignoble.



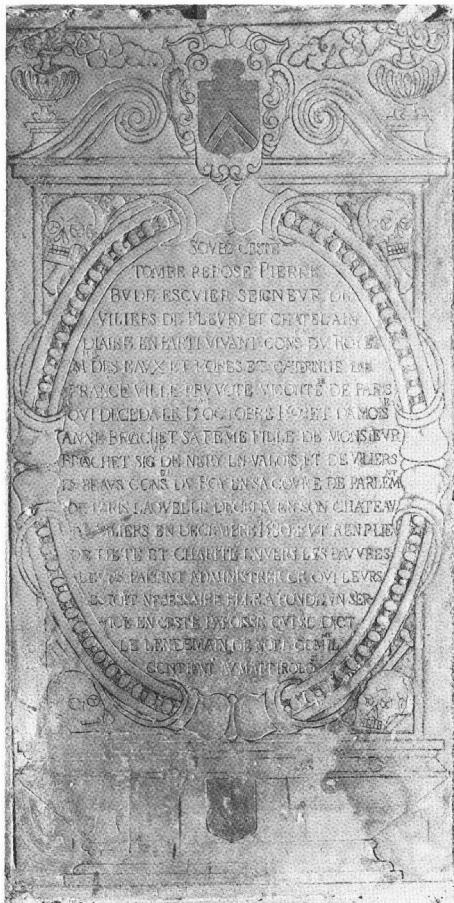
Maison dite « La Boule d'Or », 17, avenue de l'Isle. Construite sous Napoléon III dont le portrait figure en bonne place au-dessus de la lucarne centrale, cette maison a sans doute été conçue pour un peintre puisque sont représentés dans les médaillons Rubens et Rembrandt sur cette façade, Lebrun et Poussin sur les autres. Les colonnes torses en bois sculpté en guise de trumeaux, les vitraux néo-flamands, le balcon en forte saillie de la lucarne au fronton baroque couronné d'un édicule néo-renaissance et la frise dorique avec métopes en céramique sont autant d'éléments caractéristiques du goût éclectique du XIX^e siècle.

VILLIERS-SUR-MARNE

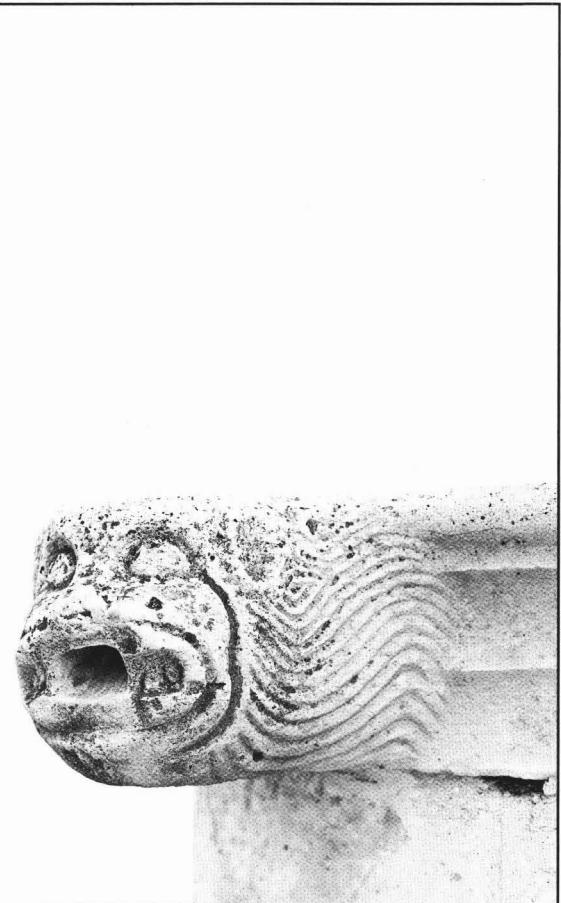
Eglise Saint-Denis et Saint-Christophe. Cet ange adorateur et ce chérubin réemployés dans le retable de la chapelle de la Vierge révèlent toute la grâce et l'élégance de l'art du XVIII^e siècle. Bois sculpté et doré.



Conservée dans l'église, cette dalle funéraire de Pierre Budé, décédé le 15 octobre 1592 et de son épouse Anne Brachet morte en 1580 rappelle que l'illustre famille des Budé fut seigneur de Villiers. [Cl. M.H., 1950]



Puits, rue du Puits-Mottet. La margelle de ce puits, aujourd'hui remontée au centre d'un quartier nouvellement construit, est ornée d'une puissante tête léonine qui offre une grande parenté avec les gargouilles par lesquelles s'écoulent les eaux de pluie. XV^e ou XVI^e siècle.



LES PUBLICATIONS DE L'INVENTAIRE GÉNÉRAL

I. INVENTAIRES TOPOGRAPHIQUES

Sous ce titre sont publiés les résultats de l'inventaire fondamental mené dans le cadre d'un ou de plusieurs cantons.

Ont paru :

- Canton de Carhaix-Plouguer (Finistère)
- Canton de Guebwiller (Haut-Rhin)
- Canton de Peyrehorade (Landes)
- Canton d'Aigues-Mortes (Gard)
- Cantons du Faouët et de Gourin (Morbihan)
- Canton de Lyons-la-Forêt (Eure)
- Canton de Sombernon (Côte-d'Or)
- Canton de Belle-Ile-en-Mer (Morbihan)
- Canton de Saverne (Bas-Rhin)
- Cantons de l'île de Ré (Charente-Maritime)
- Canton de Thann (Haut-Rhin)
- Pays d'Aigues, cantons de Cadenet et de Pertuis (Vaucluse)
- Canton de Gondrecourt-le-Château (Meuse)
- Canton de La Ferté-Bernard (Sarthe)
- Canton de Vic-sur-Cère (Cantal)

II. PRINCIPES D'ANALYSE SCIENTIFIQUE

Ces ouvrages définissent les méthodes de travail appliquées lors des enquêtes menées par l'Inventaire. Ils mettent à la disposition de tous les chercheurs le tableau des connaissances utiles sur chaque technique et un vocabulaire normalisé.

Ont paru :

- *Vocabulaire et méthode de la tapisserie*
- *Vocabulaire de l'architecture*
- *Méthode et vocabulaire de la sculpture*
- *Les objets civils domestiques : vocabulaire typologique*

III. RÉPERTOIRES DES INVENTAIRES

Cette série bibliographique recense pour chaque région les ouvrages d'érudition qui, sous une forme ou une autre, recensent des édifices et des objets.

Ont paru :

- *Région Nord*
- *Région Limousin*
- *Région Languedoc-Roussillon*
- *Région Lorraine*
- *Région Poitou-Charentes*
- *Région Auvergne*
- *Région Aquitaine*
- *Région Bourgogne*
- *Région Haute-Normandie*
- *Région Basse-Normandie*
- *Région Ile-de-France*
- *Région Franche-Comté*

IV. INDICATEURS DU PATRIMOINE

Cette publication constitue un répertoire de la documentation rassemblée par l'Inventaire général au titre du pré-inventaire normalisé ou de l'inventaire fondamental, et consultable dans les centres de documentation.

Ont paru :

- *Arrondissement de Guingamp (Côtes-du-Nord)*
- *Arrondissement de Fougères (Ille-et-Vilaine)*
- *Arrondissement des Andelys (Eure)*

- *Arrondissement de Pontarlier (Doubs)*
- *Pays de Lomagne (Gers, Tarn-et-Garonne)*
- *La Réunion*
- *Arrondissement de Cognac, I (Charente)*
- *Ancien arrondissement d'Erstein (Bas-Rhin)*
- *Arrondissement de Rouen rural (Seine-Maritime)*

V. CORPUS VITREARUM MEDII AEVI-RECENSEMENT

Cette série se propose de publier en cinq volumes un recensement complet, quoique sommaire, de tous les vitraux anciens conservés en France.

Ont paru :

- I. *Paris, Région parisienne, Picardie, Nord-Pas-de-Calais*
- II. *Pays de la Loire, Centre*

En préparation :

- III. *Rhône-Alpes, Franche-Comté, Bourgogne*

VI. IMAGES DU PATRIMOINE

Cette collection est née du souci de présenter au public les plus belles ou les plus intéressantes images recueillies par les chercheurs et les photographes de l'Inventaire.

Ont paru :

- *Canton de Huningue (Haut-Rhin)*
- *Canton d'Obernai (Bas-Rhin)*
- *Canton d'Erstein (Bas-Rhin)*
- *Canton de Geispolsheim et Illkirch-Graffenstaden (Bas-Rhin)*
- *La chapelle de Port-Blanc en Penvénan (Côtes-du-Nord)*
- *Cantons de Freyming-Merlebach et Saint-Avold (Moselle)*
- *Les Malouinières (Ille-et-Vilaine)*
- *Canton de Marnay (Haute-Saône)*
- *L'abbaye de Saint-Savin (Vienne)*
- *Canton de Pesmes (Haute-Saône)*
- *La Cité d'Aubigny-sur-Nère (Cher)*
- *La cathédrale de La Rochelle (Charente-Maritime)*

En préparation :

- *Canton de Rambouillet (Yvelines)*

VII. — CAHIERS DE L'INVENTAIRE

Ces publications font le point sur des sujets particuliers : observations faites à partir de la documentation sommaire du pré-inventaire ou d'un dossier d'urgence ouvert sur une œuvre menacée, réflexions méthodologiques, catalogues d'expositions, découvertes à mettre à la disposition de la communauté scientifique, etc.

Ont paru :

- *Chinon/Architecture*
- *Les inventaires européens des biens culturels (Actes du colloque international de Bischberg, 27-30 octobre 1980)*
- *La manufacture du Dijonval et la draperie sédanaise (1650-1850)*
- *Les forges du pays de Chateaubriant*

En préparation :

- *Hôtel de Vigny et son voisinage (Paris)*
- *L'Apocalypse d'Angers (Maine-et-Loire)*

Pour tous renseignements au sujet
de ces publications, s'adresser à la

Sous-direction de l'Inventaire général, 10, rue du Parc-Royal,
75003 Paris - Tél. 42.71.22.02



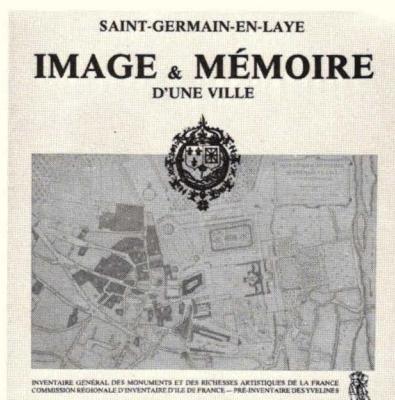
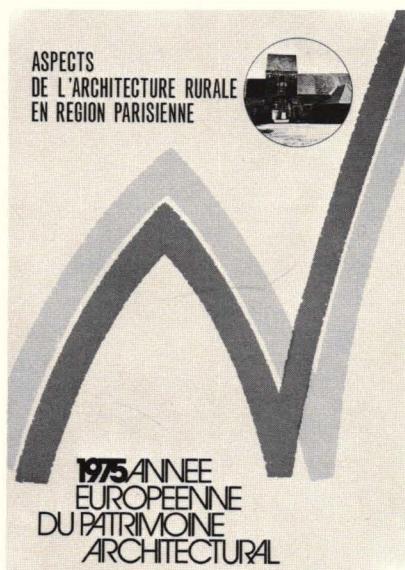
La collection « Images du Patrimoine »

L'Inventaire général des Monuments et des Richesses artistiques de la France est un service du Ministère de la Culture qui a reçu pour mission de recenser, d'étudier et de faire connaître le patrimoine historique et artistique de la France. Plus de deux cents personnes travaillent actuellement à cette vaste entreprise et rassemblent une documentation sur notre pays.

L'Inventaire général publie les résultats de ses travaux dans plusieurs collections scientifiques.

A la différence des collections de l'**Indicateur du patrimoine** et de l'**Inventaire topographique** qui tendent à l'exhaustivité dans les dénombrements, dans l'analyse et la recherche historique, la collection **Images du patrimoine** est née du souci de présenter au public les plus belles ou les plus intéressantes images recueillies par les chercheurs et les photographes de l'Inventaire. Les fascicules ou volumes de dimension variable de cette anthologie peuvent être consacrés soit à une œuvre de premier plan soit à un ensemble topographique ou thématique d'œuvres.

PUBLICATIONS POUR LA RÉGION DE L'ILE-DE-FRANCE



Répertoire des Inventaires

FASCICULE N° 84
Île-de-France
ESSENNE HAUTS-DE-SEINE SEINE-ET-MARNE SEINE-SAINT-DENIS
VAL-DE-MARNE VAL-D'OEIS YVELINES

